

29 SEPTEMBRE 1945



LE

PRIX : 30 FRANCS

MONDE ILLUSTRÉ



VENDANGES - 1945 A PARIS - RIVE GAUCHE
Ça n'est pas à Montmartre, mais sur l'autre bord de Seine, dans un petit jardin caché et inattendu, qu'a été pris sur le vif ce spectacle charmant de la cueillette en famille de la grappe dorée.
(Photo DIMEA)

LE JAPON, PAYS SOUMIS

F.P.9

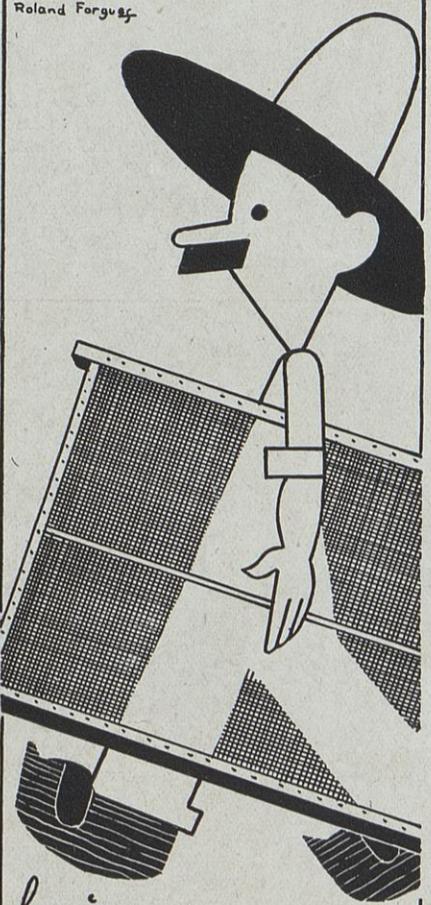


ARMAGNAC
DOMAINE
DU PONCHON
Premier
Grand Cru

R.P. Dumas & Cie
PROPRIÉTAIRES
GABARRET-EN-ARMAGNAC * Landes



ENIGME...
POUR VOTRE CHANCE
CERTITUDE
POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE
LOTÉRIE NATIONALE



le père
VITREX
cultive sous chassis

Notice 45 J sur demande.
SOCIÉTÉ VITREX
48 bis, Rue Lafayette, PARIS (9^e)

LSP



XOUR
Spécialiste
des soins
du CHEVEU

P. HERAULT

acheter ?
vendre ?

problèmes faciles si
vous consultez des
SPÉCIALISTES ÉPROUVÉS

BRILLANTS
PERLES
SAPHIRS
RUBIS
EMERAUDES

YVES ROUÉ
JOAILLIER

61, Bd. Malesherbes, Paris (8^e S'Augustin)

CESSION
D'INDUSTRIES
ET COMMERCES
DE GROS

Marcel AIGUIER & Cie

DEPUIS 1901
6, boul. de Strasbourg
PARIS

Tél. : BOT. 18-33 et 89-95

CABINET LECOMTE et Cie
FONDÉ EN 1901

P. MAZURIER

Directeur

25, Boul. de Sébastopol
PARIS (1^{er})

Métro : Châtelet — Central 32-32 et 32-33

CESSION D'HOTELS
MAISONS MEUBLÉES
PENSIONS DE FAMILLE

FONDS DE
COMMERCE DE LUXE
DE DAMES ET DIVERS

ÉTABLISSEMENTS
VOISIN & LE CAPON

25, Boul. des Italiens, PARIS-2^e
RICHelieu 68-40 (lignes groupées) — (OPÉRA)

Leur devise **LOYAUTÉ** votre sécurité

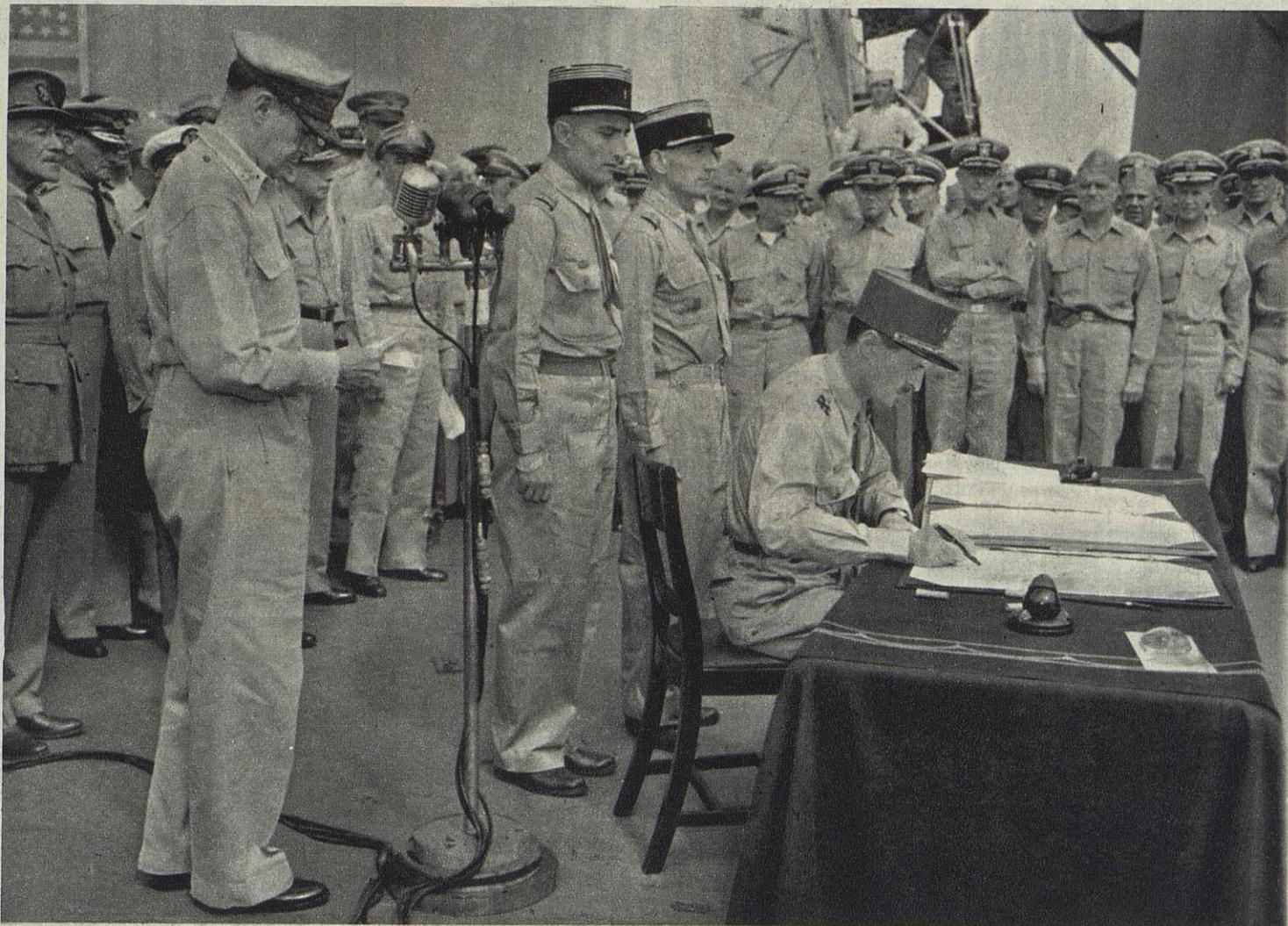
COMMERCES DE GROS ET DÉTAIL

USINES
INDUSTRIES

SITEC

IMMEUBLES
PROPRIÉTÉS

27, Rue de Marignan — PARIS (8^e)
Tél. ÉLY. 01-65, 01-66 — Métro : MARBEUF



Le général Leclerc signant, au nom de la France, l'acte de reddition des forces japonaises sur le cuirassé « Missouri ».

ON peut dire que, pratiquement, la conférence des cinq Grands « bute » sur le premier problème qu'elle a à résoudre, problème qui apparaissait comme le plus facile de ceux qui lui étaient soumis : nous voulons parler du traité de paix avec l'Italie.

C'est qu'au cours des deux dernières semaines cette question a changé d'aspect et pris une ampleur inattendue de tous — encore que la prévision en fut facile.

Il y a encore trois semaines, on estimait que ce règlement était une question localisée. C'était essentiellement une affaire de frontière. Du côté occidental, pour la partie européenne, la France n'avait que des exigences extrêmement modestes, réclamant uniquement quelques rectifications fondées sur la topographie et — en petite partie seulement — sur l'ethnographie. En Afrique, la France revendiquait les oasis de Ghadamès et de Ghât, qui coupent notre grande caravanière allant du golfe de Gabès à l'Afrique équatoriale, ainsi que le Fezzan. On a écrit à ce sujet que nous réclamions les territoires que nous avions cédés à l'Italie par l'accord Laval-Mussolini de 1935, c'est là une erreur assez grossière, pour cette raison que les territoires auxquels on fait ainsi allusion n'ont jamais cessé d'appartenir à la France, l'accord étant inexistant parce que jamais exécuté, puisque Rome ne l'a pas ratifié.

Il faudrait, à ce sujet, exposer toute l'histoire de la frontière sud-tunisienne et des Territoires du Sud, avec la Tripolitaine, depuis 1912 où elle fut exactement jalonnée par la France et la Turquie, peu de temps avant la guerre italo-turque, puis passa par les rectifications de l'accord Pichon-Bonin-Longare en 1919, pour qu'on ait une idée précise de la situation en la matière. Mais cet exposé dépasse le cadre du présent article.

En ce qui concerne les frontières orientales italiennes en Europe, nos lecteurs n'ignorent pas que l'on escomptait bien quelques accrochages — certains assez sérieux — en raison des exigences de la Yougoslavie et compte tenu de la position que l'U.R.S.S. ne manquerait pas de prendre en faveur de cette dernière. Mais l'on ne considèrerait pas la question comme insoluble et l'on tablait sur l'établissement de compromis, particulièrement pour Trieste, dont on projetait, au pis aller, d'internationaliser le port.

Dans l'ensemble, pourtant, il apparaissait que l'U.R.S.S. prendrait très vigoureusement parti pour ses clients balkaniques.

Déjà, donc, sur ce point, il y avait une contradiction avec les conceptions énoncées à Yalta et formulées à San Francisco sur l'organisation et le maintien de la paix,

LA FRANCE ET LE MONDE

RETOUR A L'ÉQUILIBRE DES FORCES

fondés sur la coopération générale et sans compartimentage de toutes les nations unies. Cette contradiction naissait du fait que l'U.R.S.S., prenant position pour les Yougoslaves, il y avait renaissance du fait des zones d'influence.

Quant aux territoires africains, en dehors des revendications françaises et mise à part l'Éthiopie, qui, bien entendu, a retrouvé son indépendance, il y avait une position assez dure de l'Angleterre qui se montrait disposée à réclamer la Cyrénaïque au nom de l'Égypte. Elle pensait en même temps à réclamer l'institution d'un « trusteeship » pour la Tripolitaine, mais, se méfiant de la présence, à ce titre, d'une tierce puissance, elle était décidée à laisser le « trustee » sous contrôle italien. Il en était à peu près de même pour l'Érythrée. Mais les U.S.A., de leur côté, préparaient un projet de « trustee » sous contrôle international pour ces deux territoires, et l'Angleterre, apprenant que des revendications russes allaient être officiellement présentées à leur sujet pour l'attribution à l'U.R.S.S., individuellement, du contrôle, se rallia à la thèse américaine.

Telles entrevoyait-on, en substance, les positions des cinq Grands et celle de la Yougoslavie, jusqu'au jour où s'ouvrirent les discussions officielles sur l'affaire italienne. Ce jour-là, 17 septembre, et les jours immédiatement suivants, il y eut diverses surprises. D'abord, on apprit que les demandes de l'U.R.S.S. étaient formelles et, tout de suite après, que les exigences des Yougoslaves étaient beaucoup plus considérables qu'on ne le pensait tout d'abord. En fait, elles consistaient à prendre la place de la double monarchie austro-hongroise dans la partie de ses territoires qui avait été attribuée à l'Italie en 1919.

Ainsi, l'U.R.S.S. appuyée du côté européen sur sa zone d'influence balkanique — Serbie et Bulgarie — développée le plus possible le long de l'Adriatique et de la rive méditerranéenne septentrionale, exige, en même temps, une position de premier ordre sur la rive méridionale de la Méditerranée. Il faut joindre à cela la présence qu'elle réclame — et qu'elle va obtenir — à Tanger. Elle veut donc pouvoir faire rayonner, depuis la mer Noire, ses forces sur le monde entier. Pour leur part, les Anglais s'attachent à retenir les positions qu'ils occupent à l'entrée du canal de Suez et à la sortie de la mer Rouge, ainsi que sur la rive méditerranéenne septentrionale et, enfin, des deux côtés de Gibraltar.

Elle aussi veut la liberté et la couverture des mouvements de ses forces.

Quant aux Américains, sous forme de « trustees » internationaux, ils comptent bien se faire eux aussi une place en Méditerranée, point de départ de toutes les communications mondiales de l'hémisphère occidental.

Ainsi, nous assistons au retour — ou plus exactement au maintien — de la double politique des zones d'influence et d'équilibre des forces entre les grandes puissances. Il n'y a rien de changé et nous sommes loin de l'organisation internationale de la paix basée sur la coopération des Nations Unies.

La France, pour sa part, n'est pas mêlée à ce jeu. Elle est simplement opposée à toute organisation de la Tripolitaine — trustee international ou individuel ou toute autre combinaison — qui lui retirerait le Fezzan dont elle a besoin pour le développement économique de ses territoires africains, jusqu'en Afrique équatoriale. Elle a donc une position bien nette et peut aborder avec sang-froid un débat qu'elle seule, en conséquence, serait peut-être susceptible d'arbitrer.

S. de GIVET.

HOMMAGE AUX PONTS DE PARIS

par Henri TROYAT

IL en est des grands fleuves comme des vies illustres. Mille aspects changeants les composent de leur source à leur estuaire, mais de tous ces paysages, mais de tous ces visages, insensiblement déboîtés l'un de l'autre, nous n'entendons garder qu'une seule effigie qui les résume et qui les symbolise. Tel poète, qui s'éteignit octogénaire, aura toujours vingt ans dans notre souvenir, tel savant, dont la jeunesse fut violente, posera pour l'éternité avec une barbe blanche et un regard serein. Et, pour tous les amants de Paris, la Seine jaillira du sol au Pont National et rentrera sous terre après le viaduc d'Auteuil.

La Seine, c'est d'abord Paris. Et Paris, c'est d'abord la Seine. Entre ces pierres et cette eau, entre cette architecture et ce mouvement, existe une harmonie que rien ne saurait rompre. Le dialogue de la masse solide et du reflet fuyant dure depuis des siècles, avec les chances et les revers d'une véritable liaison amoureuse. Chaque partie délègue à l'autre un peu de sa richesse. Le flot abondant et paisible accorde aux maisons des quais son jeu de brume laiteuse et de lumière glauque. En échange, la ville adresse au fleuve le message de ses ponts lourds dont le dessin se renverse et s'écaïlle dans la vague.

★

Deux idées simples entrent en lutte dès que naît l'image du pont. L'une, celle de l'eau, qui est de fuir, de passer et de disparaître. L'autre, celle de la pierre, qui est de durer coûte que coûte. Et, selon leur tempérament, les hommes obéissent aux lois du solide ou du fluide, du stable ou de l'évanescence. Il y a le marin qui se laisse entraîner vers le large par cette passion continue du départ. Il y a le terrain qui refuse de suivre le fleuve, mais le barre et le contredit. Le premier invente la barque. Le second invente le pont. Leurs volontés se croisent à angle droit. Mais le courant accepte et satisfait leurs désirs contraires.

★

La barque s'en va. Le pont reste. La plus noble conquête de l'homme, après le cheval, c'est le pont. Plutôt que d'obéir aux caprices du fleuve, l'homme le séduit, le dompte et lui passe une bague de pierre. Il scelle l'alliance. Il établit son droit.

Cet effort de l'homme pour nier la vitesse, pour résister à la vitesse, pour construire, malgré la vitesse, avec la vitesse ; cette prétention de recoudre deux rives, deux paysages, deux âmes que Dieu a voulu séparer ; cette insolence de rejoindre, à tout prix, les frères de l'autre bord, de tendre la main, d'enjamber, d'embrasser, d'unir, de comprendre ; cet acte d'amour, cet acte de foi, quoi de plus beau ?

★

Il n'est pas vain de rêver que les premiers bâtisseurs de ponts furent de grands mystiques. Leur industrie, sanctifiée par sa hardiesse et son utilité, était un sacerdoce. Des rites mystérieux soutenaient leur effort. Dans la Rome païenne, le mot même de pontife, qui n'a plus aujourd'hui qu'un sens religieux, désignait les constructeurs de ponts. Le moyen âge hérita de la tradition antique. Des confréries de moines, instituées sous le nom de frères pontifes (*fratres pontifici*), relayèrent les pontifes romains dans leur noble entreprise. Un jeune pâtre du Vivarais, canonisé plus tard sous le nom de saint Bénézet, fut le premier chef de ces moines laborieux. A lui revient l'honneur imprescriptible d'avoir édifié le pont d'Avignon. Ses adeptes parcouraient la France vêtus d'un long habit blanc, sur lequel était brodé un pont en laine de couleur. Quand un pont était achevé, ils établissaient un hospice à proximité de l'ouvrage, et quelques frères demeuraient sur place pour entretenir les charpentes, réparer les routes voisines et prêter main-forte aux voyageurs attaqués. Les ponts qui n'avaient pas été construits par les frères pontifes passaient, auprès du peuple, pour des ponts maudits, dédiés au Malin.

★

Mais comment retrouver le nom du premier homme qui, dans la nuit des temps, osa, sur les flots d'une rivière coléreuse, jeter une passerelle de lianes pour aller aimer, et chasser, et mourir au delà de son horizon ? Comment imaginer, après le va et vient des barques sur le fleuve, le prodige de cette route fixe tendue entre le ciel et l'eau ? Quels furent les plus anciens ponts du monde ? Et les plus anciens ponts de Paris ? Ceux qui reliaient aux berges de la Seine une petite île marécageuse, harnachée de saules, plantée de huttes de roseaux, et peuplée de pêcheurs et de chasseurs sauvages ? Ceux que les habitants de Lutèce brûlèrent à l'approche des légions romaines de Labienus ? Ceux dont les débris se sont, depuis des siècles, intégrés à la vase profonde du fleuve ? « Je passai l'hiver, écrivait l'empereur Julien, dans ma chère Lutèce. Elle est située dans une petite île, où l'on n'entre que par deux ponts de bois... »

★

L'histoire de Paris se forme au fil de la Seine. D'un quartier à l'autre, d'un pont à l'autre, c'est tout Paris qui ressuscite pour le promeneur attentif des quais. Que les pierres soient vieilles ou jeunes, l'eau qui les baigne est légendaire. Elle n'a pas changé dans sa substance et sa rapidité. Elle se rappelle les bateaux des pirates normands qui remontaient son cours au bruit cadencé des rames de couleur. Et les cadavres des pestiférés, flottant, le ventre en l'air, dans la clarté bleue de la lune. Et les reflets du bûcher allumé sous le corps de Jacques de Molay, grand maître de l'ordre du Temple. Et les flammes, et le sang, et les cloches de la Barthélémy. Et la silhouette pâle de Charles IX penché à la fenêtre du Louvre. Il ne paraît pas absurde même d'imaginer que le pont Alexandre-III, commencé en 1896, a vu passer la bannière sainte de Jeanne d'Arc. Pas plus absurde, non, vraiment, que d'évoquer le Pont-Neuf, vénérable, défendu contre les Allemands par des jeunes gens armés de mitraillettes perfectionnées et de revolvers hors d'usage. Le Paris d'autrefois et le Paris moderne, grâce à cette eau éternelle, participent aux mêmes souvenirs. La vie des rues neuves déborde dans les rues anciennes et les fantômes des rues anciennes animent les rues neuves. Le passé et le présent se rejoignent, s'expliquent et se composent. Et c'est ce qui fait que cette ville ne pourra jamais être ni tout à fait très jeune, ni tout à fait très vieille. Nourrie d'Histoire par la Seine, elle a l'âge de l'eau qui coule, des nuages qui s'y reflètent et du vent qui souffle sous les arches des ponts.

LES MILLIARDS DU MOBILIER NATIONAL



PERSONNE ne saurait chiffrer exactement les richesses du Mobilier national : elles sont trop ! On estime cependant qu'elles doivent tourner autour de 20 à 25 milliards. Un exemple suffira à donner l'ordre de grandeur des richesses que l'on y trouve.

Dans le rayon des tapisseries, la série connue sous le nom de *l'Histoire du Roi*, réalisée à la gloire de Louis XIV d'après les cartons de Lebrun par cette manufacture des Gobelins que nous avons étudiée la semaine dernière, est tissée en partie de fils d'or. Chacune des quatorze pièces qui la composent est estimée au minimum 10 millions. Comme elle a été reproduite une dizaine de fois, rien que ce seul poste représente en chiffres ronds près d'un milliard et demi.

Le Mobilier national est l'héritier en ligne directe de différents régimes qui se sont succédé depuis la Révolution. Après chaque débâcle, il a recueilli avec la même impartialité meubles et œuvres d'art, provenant de tous les palais et résidences d'Etat. C'est ce qui explique la variété et la qualité des pièces qui font de lui, et de loin, le premier antiquaire de France. Toutefois, il est à remarquer que c'est le Premier Empire qui a fourni le fonds le plus considérable.

Le rôle du Mobilier national est d'entretenir et de réparer les ameublements de l'Etat, depuis la somptueuse salle à manger d'époque Louis XVI du ministère de la Marine jusqu'à la plus modeste banquettes des garçons de bureau. A l'exception, toutefois, des statues et tableaux qui sont du ressort des Beaux-Arts.

Il doit également compléter à l'occasion, en puisant dans ses réserves et dans la mesure à ses moyens, les ameublements des différents ministères, bien que ceux-ci disposent d'un mobilier leur appartenant en propre. Ce lourd service est assuré dans de vastes magasins et ateliers employant à demeure 120 personnes environ.

Le Mobilier national occupe de vastes locaux de 3.800 mètres carrés, construits par Auguste Perret, en 1936, sur une partie des jardins des Gobelins.

Les tapis et tapisseries sont savonnés avec une infusion de racines de saponaire. Un lavage de plusieurs heures au jet d'eau précède le séchage au grand air.



Depuis trois ans seulement, le Mobilier national dispose d'un crédit pour passer des commandes à l'industrie privée : soit pour faire exécuter des copies d'ancien, soit pour la création d'ensembles de style moderne. Les projets soumis par les décorateurs sont étudiés avec le plus grand soin et doivent recueillir les suffrages d'une commission.

Par ce moyen, des éléments nouveaux vont pénétrer peu à peu le circuit du passé. C'est ainsi, par exemple, que le directeur du Mobilier national, M. Fontaine, se propose de remplacer l'ameublement passablement hétéroclite de la tribune présidentielle de Longchamp par une décoration plus hardie et surtout mieux adaptée au site et aux besoins. De solennels rideaux de damas rouge et des meubles dorés sur tranche, appelés de surcroît à être tirés sur la terrasse, ne sont bien évidemment pas en accord avec ce cadre de plein air. La nouvelle installation tiendra compte avant tout de ce facteur.

Détail amusant : le Mobilier national est titulaire d'une patente comme un simple commerçant ; de plus, dans ses tractations avec ses fournisseurs pour le compte de l'Etat, il se voit astreint à payer, comme n'importe lequel d'entre nous, la taxe de luxe si chère à M. Plevin ! L'Etat tire ainsi d'une poche ce qu'il met dans l'autre, mais la forme est sauve !

Marcel LASSEAUX.



Les tapis se réparent comme les tapisseries. On relève le dessin des parties bonnes pour reconstituer celles qui manquent.

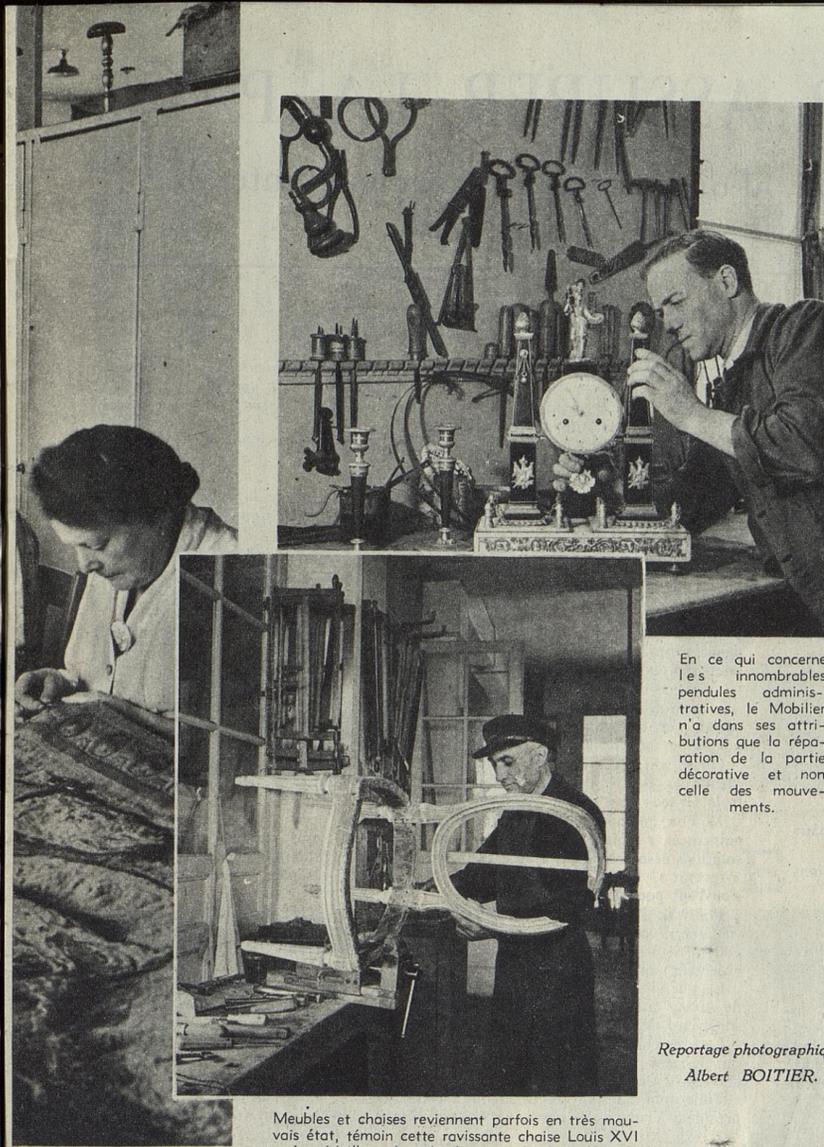
Les meubles sont démontés pièce à pièce. Les bronzes sont envoyés à nettoyer et à redorer éventuellement, tandis que les placages prennent le chemin de l'établi.



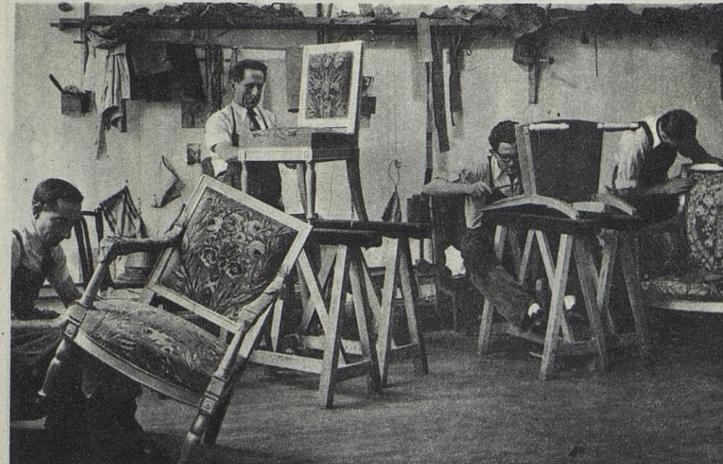
La réparation des tapisseries exige un véritable retissage des laines usées. On retrouve presque toujours, pour se guider, le dessin primitif tracé au dos des fils de chaîne.



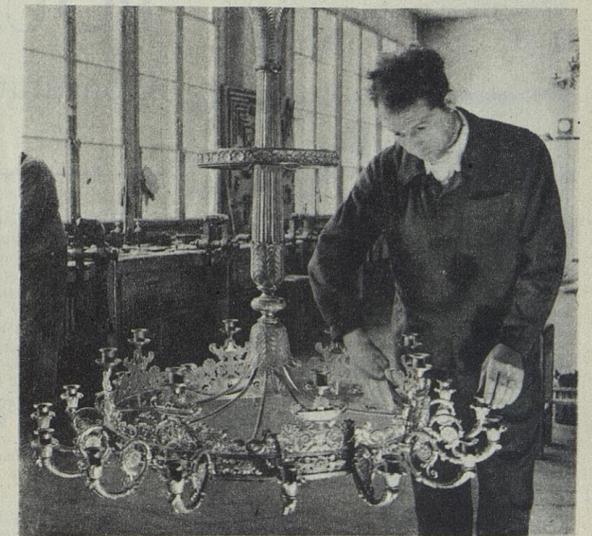
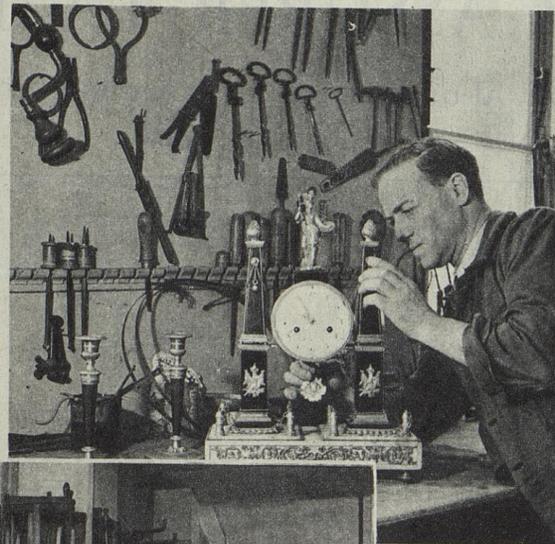
Un très difficile travail de coupe et d'assemblage : la confection des rideaux « drapés » d'un des grands salons de l'Elysée.



Meubles et chaises reviennent parfois en très mauvais état, témoin cette ravissante chaise Louis XVI à médaillon, dont le dossier a bien souffert.



Toutes les opérations de garniture des sièges destinés aux services de l'Etat sont effectuées dans les ateliers du Mobilier national. Les tissus et décors sont assortis autant que possible aux besoins du cadre



Les lustres sont entretenus et redorés avec le plus grand soin. Ceux composés de pendeloques de cristal sont malheureusement à peu près irréparables aujourd'hui, faute de matière première.

Reportage photographique
Albert BOITIER.



Les réserves sont relativement peu considérables, la majeure partie de ce trésor étant éparpillée dans les Palais nationaux, ministères et ambassades.



POUR ASSURER LA PAIX

Constitution d'un supergouvernement interallié ?

par Edgar Ansel MOWRER



Edgar Ansel Mowrer est une des plus grandes figures du journalisme américain. Ses éditoriaux paraissent trois fois par semaine simultanément dans des centaines de journaux américains où ils font autorité. Mowrer est un des plus grands amis que la France et la Résistance aient aux Etats-Unis.

Edgar Ansel Mowrer a débuté dans le journalisme pendant la dernière guerre. Devenu bientôt correspondant de guerre, il a participé à plusieurs missions dangereuses. En tant que correspondant du « Chicago Daily News », il a travaillé dans différentes capitales d'Europe, et en tant que correspondant de Berlin de son journal, il a été l'un des premiers journalistes à avertir le public américain de l'imminence du danger nazi.

Son livre « Germany turns the clock back », paru à la veille de l'avènement de Hitler au pouvoir, fut un cri d'alarme puissant et a atteint un tirage très élevé aux Etats-Unis.

A son retour de Berlin, il devint sous-directeur de l'office of War Information.

Démissionnaire de son poste quand il se trouva en désaccord avec le Département d'Etat, au sujet de la politique nord-africaine du gouvernement américain (Mowrer réclamait que le général de Gaulle et le Comité de Libération de Londres soient associés à l'expédition nord-africaine), il décida de répandre ses idées sans entrave gouvernementale. C'est depuis cette époque qu'il écrit sa « column » régulière pour Press Alliance, Inc.

Les derniers événements militaires, politiques et diplomatiques ont démontré qu'un certain nombre de questions sont encore traitées de façon unilatérale ou bilatérale.

La loi prêt-bail est dénoncée, les Américains conservent jalousement le secret de la bombe atomique, les Russes et les Chinois signent un traité particulier.

Aussi l'opinion se fait-elle jour de plus en plus à New-York que si l'on ne veut pas retomber dans les errements d'il y a vingt-cinq ans, dont les effets se sont révélés désastreux, il faut que soit instituée de toute urgence une sorte de pouvoir central, émanation des trois Grands qui aura pour tâche de résoudre les principales questions de la « reconversion » et dans lequel les influences particulières se manifesteront au minimum.

Ensemble, les trois Grands ont gagné la guerre, ensemble, ils doivent bâtir le monde de demain.

Cette reconstruction, faite dans l'effort commun, était une des préoccupations constantes du regretté président Roosevelt.

Il est certain qu'elle fut également l'objet de la sollicitude des trois « Premiers », lors de leur réunion de Potsdam. De plus, la France et la Chine se sont vu octroyer des sièges au Conseil de Sécurité dépendant de l'organisation des Nations Unies. Mais ce serait une erreur d'en déduire que les trois Grands ont l'intention de traiter les deux nations susvisées sur un pied d'égalité.

Beaucoup d'Américains ne veulent pas entendre parler de l'élargissement du nombre des grandes puissances. A leur sens, pour avoir les droits particuliers, qui sont jusqu'à présent l'apanage du triumvirat, il faut réunir un certain nombre de conditions dont les premières sont : une population dense, un territoire étendu, une industrie puissante.

La Chine a une population importante, ses terres sont étendues, mais sa position industrielle est très faible. Il en est de même pour la France. L'Italie est encore moins bien placée au point de vue étendue du territoire et en ce qui concerne son industrialisation. Il est évident que l'Allemagne et le Japon ne sauraient être compris au nombre des grandes puissances dirigeantes. Dans ces conditions, le pouvoir doit donc bien demeurer concentré entre les mains des trois « super-puissances ».

Les trois Grands ne sont du reste pas égaux entre eux. Il en est un qui, par son étendue, la densité de sa population, son industrialisation poussée, forme, dans l'Est européen, un bloc plus important que les autres. Mais les trois Grands se sont réunis précisément pour empêcher l'intégration de l'Europe sous une tutelle dévorante. Les considérations émises en ce qui concerne la non-acceptation de l'hégémonie germanique demeurent vraies pour le cas où pourrait être envisagée une hégémonie de source slave.

C'est ce qu'a fait ressortir excellemment, dans son livre intitulé « Les super-puissances », William T. R. Fox. C'est aussi la conclusion de Raymond Gram Swing, de Cleveland, dans son analyse sur le droit de veto.

Avant 1939, chacune des grandes nations — on en comptait alors huit — avait un potentiel de coercition sur les sept autres. Dans l'ordre des choses actuel, une attaque contre l'un des trois Grands rend possible un état d'hostilité qui se transformerait aussitôt en nouvelle guerre mondiale. En d'autres termes, la procédure de sécurité qu'il était possible d'employer à l'époque du « Covenant » ne peut plus être mise en pratique si l'on s'en tient au cadre de la Charte des Nations Unies.

L'opinion tendant à demander aux trois Grands d'exercer d'une façon à peu près permanente leur pouvoir commun paraît donc logique.

M. David J. Dallin, de New-Haven, développe cependant dans son ouvrage « Les Trois Grands » une thèse différente :

« Lorsque — écrit-il — dans un monde tourmenté, les pas s'arrêtent aux pieds de la victoire... il n'y a plus de puissance capable de résister aux Grandes Nations... Cependant, la prédominance des trois Grands ne peut pas être durable. L'union des trois Grands n'est qu'une combinaison de guerre, qui voit sa fin avec la fin de la guerre elle-même. De nombreuses autres nations veulent gravir les degrés par lesquels on accède au trône des grandes puissances. »

Parmi ces « autres nations », il faut citer l'Australie et l'Afrique du Sud. « En Europe, la France veut reconquérir sa place de grande puissance ».

« La rivalité entre les puissances serait une possibilité providentielle dont

l'Allemagne ne manquerait pas de tirer profit pour acquérir de nouveau un puissant potentiel... une vache ne peut pas être employée comme laitière et pour le trait en même temps... ». Et, s'il en était ainsi, le Japon ne manquerait pas de tout faire pour reprendre sa place de grand Etat... »

« Staline ne mériterait plus son titre de grand chef de mouvement politique si son aspiration ne demeurerait pas l'entente avec d'autres groupes politiques et sociaux et simultanément l'extension de la structure sociale des Soviets aux peuples et aux Etats voisins ».

On le voit, le sujet est à l'ordre du jour, et si les conclusions sont loin d'être identiques, il n'en demeure pas moins que la question de la superpuissance des trois Grands constitue le problème le plus actuel.

M. Fox, que nous avons cité au début de cet article, déclare que les trois « super-puissances » doivent s'agglomérer, car, autrement, nous en arriverions à des solutions désastreuses. Il ajoute que l'Allemagne et le Japon ne doivent plus jamais « revenir ». Une telle magnanimité, dit-il, retirerait toutes les possibilités qui s'ouvrent pour les autres nations.

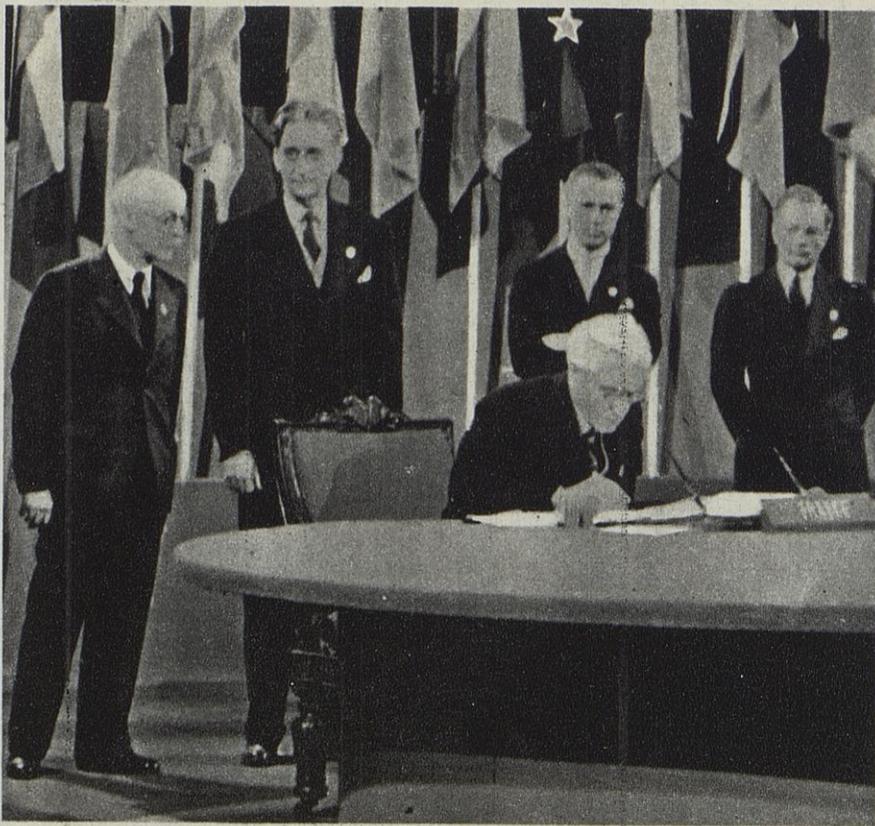
Pour M. Dallin, la question n'est pas aussi simple. D'autres facteurs entrent en ligne de compte. Sans mettre l'accent sur l'influence de certains intérêts particuliers, il est persuadé que les trois Grands, après avoir fait un bout de route ensemble, suivront chacun leur destinée.

Ce que chaque auteur qui a traité la question paraît avoir perdu de vue, c'est de savoir quel est, dans tout cela, en tenant compte de la conjoncture, l'intérêt supérieur des Etats-Unis.

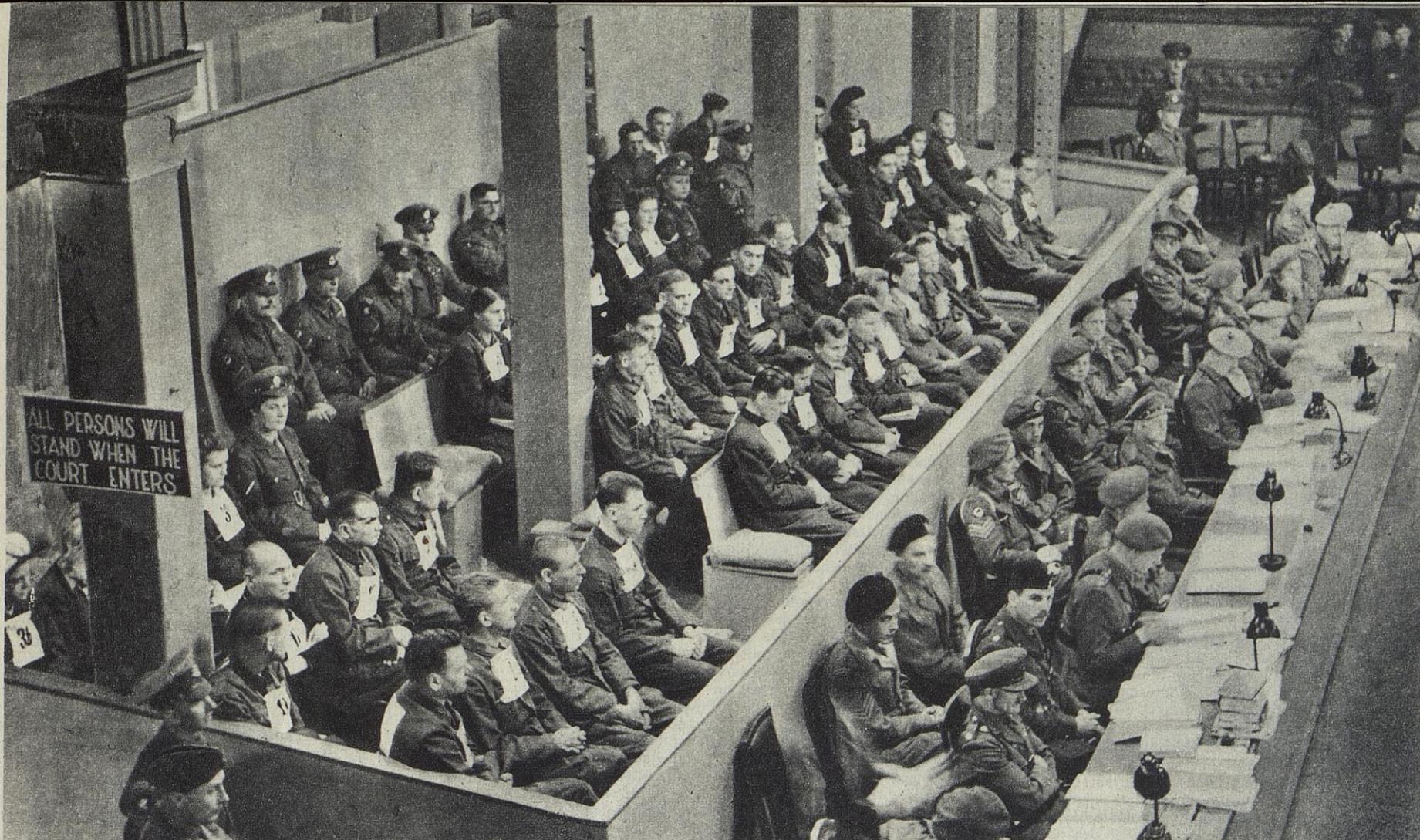
Le problème paraît donc devoir être posé de la façon suivante : les Etats-Unis ont-ils intérêt à accorder des droits aux autres nations ou bien, au contraire, doivent-ils suivre une politique opposée ?

Tant qu'il ne sera pas répondu à cette question, il ne sera pas possible au président Truman de suivre une ligne politique, cohérente, droite et nette.

Copyright Opera Mundi and Monde Illustré.



M. Paul-Boncour signe à San Francisco la charte des Nations Unies. Premier pas pour une coopération internationale plus étendue.



A Lunebourg, les criminels de guerre dans leur box. Devant eux se tiennent leurs avocats, des officiers et sous-officiers anglais désignés d'office.

LE PROCÈS DE LUNEBOURG



Joseph Kramer, « la bête de Belsen », descend du fourgon cellulaire, afin d'être conduit devant ses juges.



Le président de la Cour, le major général H. P. M. Berney Ficklin. A ses côtés, portant perruque et robe, le juge C. L. Stirling.



Quatre accusées. Devant ces figures calmes, pourrait-on penser que ces femmes SS. ont été aussi féroces que leurs émules masculins ?

LES peuples oublient vite; il est d'ailleurs souhaitable que les scènes d'horreur que le monde a vécu s'estompent et que notre jeunesse s'habitue désormais au spectacle nouveau de la paix et de la reconstruction. Mais on n'oubliera pas Belsen. Belsen a dépassé en monstruosité tout ce que l'imagination de Dante avait mis dans son « Enfer ». De grandes controverses se sont élevées de par le monde, pour savoir si le peuple allemand était responsable des crimes de ses dirigeants. Une chose est certaine : il savait, il ne pouvait pas ne pas savoir, et il laissait faire. Qui ? Voyez-les : ils ont figure humaine et « l'ange » de Belsen est belle. Le national-socialisme a changé leur âme ou, plus exactement, les a dépouillés de toute âme humaine. Quarante-quatre nazis ont savamment, scientifiquement, torturé, tué des milliers et des milliers d'êtres humains, et ils continuent, devant leurs juges, à trouver cela normal. Les accusés paieront, mais leur exécution ne fera pas disparaître le problème que leur « cas » soulève. Qu'on y pense !



LE PROBLÈME FRANÇAIS

Le scrutin du 26 octobre décidera du destin de la France : quel régime constitutionnel sera le sien ? Quelle orientation économique et sociale lui sera imprimée pour les années prochaines et peut-être pour une longue période d'années ? Le suffrage universel en décidera. Ce n'est peut-être pas trop dire que d'émettre l'avis qu'une masse immense d'électeurs et, surtout, d'électrices votera « dans la nuit », selon l'expression dont usa jadis mon collègue et ami Laurent Bonneval.

La réforme constitutionnelle ? Nul ne doute qu'elle s'impose. Si les lois organiques de 1875 ont donné à la France soixante-cinq années de paix intérieure, si elles ont permis de refaire la puissance du pays trahi en 1870 par la fortune des armes, si elles ont rendu possible la constitution d'un magnifique empire colonial et si, même, elles ne se sont pas avérées impuissantes lors de la première guerre mondiale, elles n'en ont pas moins donné, depuis tantôt vingt ans, des signes d'usure, dont la cause doit être recherchée peut-être moins dans leurs dispositions mêmes que dans le mésusage qu'en ont fait les hommes.

Mes amis de la Fédération Républicaine et moi avons demandé depuis longtemps une mise au point qui nous paraissait s'imposer. Nous avons eu, durant un moment, l'espoir d'obtenir la révision nécessaire, lorsqu'en 1934 le Cabinet Doumergue affirma sa volonté de rediviser la France. L'opposition des radicaux et des socialistes mit fin à nos illusions. La décrépitude de notre système constitutionnel s'accrut et se manifesta, d'année en année, d'avantage. L'abandon que les majorités parlementaires consentirent à faire de leurs droits en votant « les pleins pouvoirs » aggrava le mal jusqu'à faire douter de la valeur de nos institutions dans les circonstances difficiles où il semble que les temps modernes plongent les nations. Le 10 juillet 1940, l'abdication du Parlement entre les mains du maréchal Pétain, explicable jusqu'à un certain point par les conditions tragiques où se trouvait la France, suscita, répandit le sentiment que les lois organiques de 1875 ne répondaient pas aux exigences d'une crise à la fois intérieure et internationale.

Ainsi donc, il convient de mettre au point l'œuvre de l'Assemblée nationale élue au lendemain du désastre de 1870-1871. Personne ne saurait discuter de l'opportunité, de la nécessité de donner à la France des institutions neuves ou, du moins, renouvelées.

Quelle doit être cette mise au point ? De quelle manière convient-il d'y procéder ? Ici les avis diffèrent, et le gouvernement a jugé opportun de solliciter, par voie de referendum, l'avis de la nation elle-même.

Le referendum est une innovation dans notre vie politique. Cette intervention directe du suffrage universel, cette possibilité, à lui accordée, de décider de problèmes de la plus haute importance, déroutent les esprits, et les doctrinaires affirment volontiers qu'il y a là une expérience téméraire et que le referendum n'a jamais été concevable que dans des pays de faible population — tels que la Suisse ou, dans le passé, les républiques de la Grèce antique. D'autres prétendent y voir une manifestation des tendances d'un certain nombre de Français à la dictature.

Peut-être convient-il de tenir ces appréhensions pour exagérées. Il n'est point d'apparence que consulter 22 millions d'électeurs et d'électrices sur une question simple et clairement posée diffère d'importance avec un appel à l'avis de quelques centaines de milliers de citoyens, et la confusion établie entre le referendum et le plébiscite à tendances dictatoriales n'existe que dans la mesure où une forte personnalité intervient et déclare qu'il tiendra le résultat pour une approbation ou un désaveu de ses propres conceptions.

Mais encore, le referendum étant admis, faut-il que la question dont on demande la solution au suffrage universel soit claire et nettement posée. Dans celui dont la date a été fixée au 21 octobre, il n'en est malheureusement point ainsi. « Désirez-vous que l'Assemblée que vous élisez ce même jour soit une Assemblée constituante ? » L'interrogation ainsi formulée est tendancieuse et semble avoir été rédigée de manière à surprendre beaucoup de suffrages. Tout le monde veut, en effet, que la révision de la Constitution soit effectuée par les prochains élus du suffrage universel. Mais les uns désirent qu'elle le soit par les deux Chambres réunies en Assemblée nationale, ainsi qu'il a été prévu par la loi de 1875, les autres entendent qu'une Assemblée unique soit chargée de cette mission. Pour être claire, pour solliciter loyalement l'opinion du pays, la question devrait être posée ainsi : « Voulez-vous que la révision des lois constitutionnelles de 1875 soit effectuée par une Assemblée unique, dite « Constituante », ou par deux

Chambres qui, à cette fin, se réuniraient en Assemblée nationale ? »

Si l'interrogation était aussi formulée, la réponse de la France ne serait pas douteuse : l'immense majorité du pays n'incline pas vers l'abandon, à une Assemblée unique, de la redoutable mission sollicitée pour elle. De première part, elle disposera de la plénitude du pouvoir législatif, et donc elle pourra sans contrepoids et sans contrôle bouleverser la vie française au hasard d'improvisations de séance. De seconde part, elle aura la tentation, ainsi que firent toutes les Assemblées uniques, de renverser les fragiles barrières qui pourront être opposées à son omnipotence par un vote restrictif de ses pouvoirs (c'est la question n° 2) ou par un Gouvernement déchu de son autorité du fait même qu'émanant de l'Assemblée il sera responsable devant elle. De troisième part enfin, tout homme sensé est quelque peu effaré du concept même d'une Assemblée dite « Constituante », c'est-à-dire tenant le passé et le présent pour non venus et donc habile, en partant de zéro, à doter la France d'institutions toutes neuves, écloses peut-être dans le cerveau d'un théoricien et parfaitement inapplicables.

La sagesse ne commanderait-elle pas plutôt de prendre pour base de discussion les institutions existantes, et, selon la procédure de révision instituée par les lois de 1875 elles-mêmes, de les remettre au point, pour ne pas dire aux exigences des goûts du jour ? Tout le monde est d'accord pour estimer que les pouvoirs du chef de l'Etat doivent être mieux définis et renforcés, qu'il doit être issu d'un collège électoral moins restreint, que le Sénat doit être transformé, que les crises ministérielles ne doivent plus être provoquées par des « pelures d'orange », que la mission des Assemblées élues est essentiellement une mission de contrôle, qu'elles ne sauraient garder un droit illimité d'initiative en matière financière, etc. Tout le monde pense aussi qu'à côté des Chambres métropolitaines, il convient de constituer une Chambre impériale...

Il semble que l'on envisage trop exclusivement la mission des futurs élus du 21 octobre sous l'angle de leur mission de « Constituants », et cependant ils seront en même temps législateurs : ils voteront le budget, ils imposeront, s'il leur plaît, des « réformes de structure ». Autrement dit, la France vivra sous le régime de la Chambre unique, laquelle toutes les fois qu'elle existera, engendra le gâchis et la dictature. Aucun pays civilisé n'admet la Chambre unique. Une foule — et une assemblée de six cents personnes n'est pas autre chose — peut céder, inévitablement, à des entraînements auxquels seule, une deuxième délibération peut apporter les freins nécessaires. Certes, on peut demander à la Chambre unique une deuxième délibération. L'expérience prouve que cette deuxième délibération est supprimée ou réduite à l'état de simple formalité, nul ne voulant revenir sur son vote antérieur. L'existence d'une seconde Chambre présente cet avantage que la deuxième délibération est une réalité, qu'elle ne constitue pas une simple formalité.

Si, en temps normal, cette dualité des Chambres — qui existe dans toutes les démocraties, aux Etats-Unis, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, etc. — apparaît si bien nécessaire que nombre de nos collègues, radicaux-socialistes et même socialistes, ont affirmé qu'elles devraient être créées dans la Constitution future ; elle serait d'autant plus désirable dans le moment présent que les problèmes les plus graves sont posés par une opinion publique impatiente et qu'ils doivent recevoir une solution. L'Assemblée Consultative en a, de quelque manière, dressé le catalogue ; elle a même, par la pression qu'elle exerça sur le gouvernement, obtenu de tel ou tel ministre que, contre tout droit, car le pays n'a pas été consulté et l'Assemblée Consultative n'était, à tout prendre, qu'une grande commission extraparlamentaire, les plus graves bouleversements fussent introduits dans la vie politique et dans l'organisation sociale du pays. Celui-ci s'est trouvé, quoi qu'il en soit, doté de « réformes de structure ».

Nul n'en peut douter, les Français égarés par leurs positions politiques antérieures et détournés des problèmes politiques par la question constitutionnelle sur laquelle leurs lumières sont restreintes n'auront point donné à leurs élus des indications précises sur les solutions réclamées par une meilleure organisation du contrôle de

Nous avons demandé à des représentants qualifiés de toutes les tendances politiques de nous donner leur point de vue sur la « République de demain » et les problèmes qu'elle devra résoudre ; nos lecteurs ont pu lire dans notre dernier numéro la réponse de M. Henri Ribière (Libé-Nord-U.D.S.R.) sur les nationalisations. Nous publions aujourd'hui l'opinion de M. Joseph Denais (Fédération Républicaine).

l'Etat dans l'ordre économique, et encore moins sur l'opportunité des étatisations, socialisations, etc... Mais s'ils désignent, suivant les catégories politiques d'avant-guerre, tels et tels hommes — communistes, socialistes, M. R. P. — ils devront subir demain les conséquences de décisions législatives imprévues d'eux, encore qu'ils les eussent rejetées avec horreur si on leur avait demandé sur elles leur avis.

Je ne sais plus quel personnage politique de premier plan disait, voici quelque quarante ans : « Si nous avions consulté le pays, jamais nous n'aurions été mandatés pour faire la politique que nous avons faite. » C'est ma conviction personnelle, c'est la conviction de mes collègues de la Fédération Républicaine, que nous risquons, tout de même aujourd'hui, que les élections du 21 octobre ne soient, par préterition, par silence sur les problèmes essentiels et les desseins secrets, une gigantesque escroquerie.

Nous estimons que la France devrait être placée en face de réalités qui lui sont soigneusement dissimulées. Nous nous efforcerons d'informer le suffrage universel malgré que le scandaleux régime de la presse ait supprimé aux gens de notre esprit la presque totalité de leurs légitimes moyens d'expression pour les transférer dictatorialement aux « gangsters de la Résistance ».

Pour nous, en effet, la question est très simple et se résume dans le conflit qui oppose, de manière de plus en plus tranchée, les tenants du matérialisme et ceux qui demeurent fidèles aux traditions spirituelles de la France.

Nous ne combattons pas les réformes sociales ; nous les avons promises dans le passé, nous en poursuivons la réalisation dans l'avenir, sur le plan pratique, sans grandes phrases et sans promesses vaines. Nous nions qu'elles puissent être réalisées par des slogans, par des formules tapageuses, et surtout par les étatisations et socialisations qui, tout ensemble, attentent à la propriété privée et restreignent la liberté individuelle, menacent la dignité humaine, en asservissant les hommes sur le plan économique pour préparer leur sujétion sur le plan spirituel. J'ai combattu devant l'Assemblée Consultative toutes les mesures tendant à cette fin, qu'il s'agit des nationalisations, de l'étatisation des assurances, de l'impôt sur le capital avec les inventaires qu'il comporte. Les adversaires poursuivront demain leur offensive : ils rêvent de soumettre les Français au régime russe. Les Anglais, hier, au Congrès des Trade Unions, ont, à la voix de sir Walter Citrine, repoussé les nationalisations systématiques, en série, comme une menace pour la liberté individuelle.

De tels projets coûtent d'ailleurs très cher. Et la situation financière, économique, monétaire de la France commande d'éviter toute dépense superflue. Notre économie ne sera en plein rendement que dans deux ou trois années : alors, elle pourra contribuer aux charges publiques pour une somme triple de ce qu'elle lui donne actuellement. Notre situation budgétaire est déplorable : malgré l'exagération de certains impôts, il est impossible de couvrir les dépenses par des recettes normales. Le déséquilibre présent pèse lourdement sur notre franc qui se déprécie de jour en jour, de telle sorte que le coût de la vie augmente en proportion de la diminution progressive de sa puissance d'achat.

Il ne sera pas porté remède à un état de choses aussi préoccupant tant que l'on persévéra dans le dirigisme qui engendre le malthusianisme économique. Le retour à la liberté, avec l'acceptation de la concurrence et du risque, améliorera, seul, nos conditions d'existence. La multiplication des ingérences étatisées, à commencer par les nationalisations, est l'implacable ennemi de notre relèvement. Et c'est vraiment folie que de frapper l'épargne par une fiscalité excessive et par l'impôt sur le capital, dans le temps où la remise en marche et l'essor de toutes les entreprises devront lui faire appel afin de disposer de la trésorerie indispensable.

Les marxistes de toute obédience et leurs adeptes, ignorants ou naïfs, qu'ils relèvent du parti communiste, du parti socialiste ou du Mouvement Républicain Populaire, ont donné leur mesure, sensible aux yeux de tous, avec le ravitaillement.

Nous tenons, mes amis et moi, pour la liberté.

Joseph DENAIS,

Député et conseiller municipal de Paris.
Membre de l'Assemblée Consultative.



LE NOUVEL AN ISRAËLITE EST CÉLÉBRÉ A BERLIN

EN 1933, les premières lois raciales étaient édictées à Nuremberg par Julius Streicher. L'antisémitisme latent faisait place à l'antisémitisme officiel. En fait, les Juifs furent éliminés très rapidement du monde intellectuel, du monde des affaires; contraints de porter une étoile jaune, cousue à leur vêtement, puis l'accès de certains lieux leur fut interdit. On les astreignit aux besognes les plus repoussantes. Bientôt, ils sont traqués, internés dans les trop fameux camps de concentration. En 1938, le culte israélite fut célébré pour la dernière fois à Berlin, où la synagogue fut brûlée.

En 1945, pour la première fois depuis sept ans, à l'occasion de la nouvelle année juive, un service religieux eut lieu dans le temple reconstruit. On s'imagine

aisément combien la cérémonie fut émouvante. On put y voir là, côte à côte, des femmes, des enfants, des soldats américains, russes, des Allemands, rassemblés autour d'un même idéal: Dieu.

Le chœur se composait d'hommes ayant plus de quarante-cinq ans. En effet, les chanteurs juifs, moins âgés, avaient été exterminés. La Torah, Saint-Manuscrit, a été préservée de la vindicte nazie, car, en 1938, elle fut enserrée dans un imperméable et enfouie dans le sol.

Le plus affreux cauchemar de Hitler, un policier juif assistant à la célébration d'un culte, est aujourd'hui réalité...

Dans le monde entier, enfin libéré des chaînes, dans le monde entier, tous les hommes peuvent enfin, selon leur conviction, s'élever librement vers Dieu.

Le professeur Werner Nathan, de Newark (U.S.A.), présente la « Torah » à un officier américain. C'est un grand honneur pour un israélite que de tenir ce rouleau manuscrit.

Des femmes juives ne peuvent retenir leurs larmes au cours du culte retrouvé.



Un soldat américain, un major russe et un civil allemand écoutent le son du « shofar » (trompette de corne), annonçant l'année nouvelle.



Hier la police allemande ne pénétrait dans une synagogue que pour la profaner. Aujourd'hui un policier allemand y vient prier.

le Japon

PAYS SOUMIS

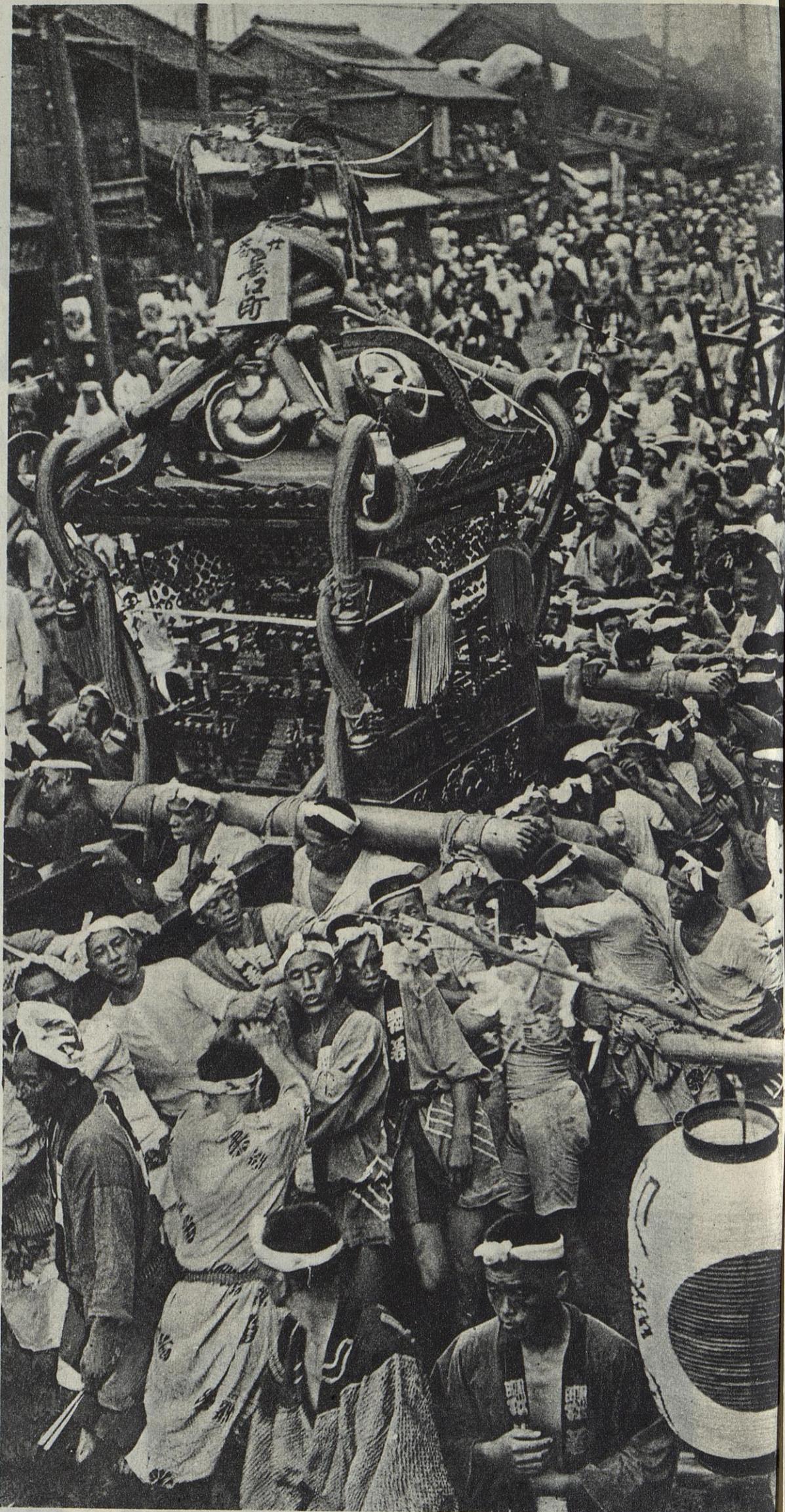
L'EMPIRE japonais, qui était le cinquième du monde en 1940, sera réduit à ce qu'on appelle le vieux Japon, le Japon métropolitain ou le Japon tout court. C'est celui d'avant l'ultimatum du commodore américain Perry qui, en 1853, fit ouvrir les premiers ports japonais au commerce étranger. Ce Japon est celui des quatre grandes îles : Kyûshû (les 9 contrées), Shikoku (les 4 provinces), Hondo ou Honshû, ou encore Nippon (la principale) et Yezo ou Hokkaïdo (la sauvage). Les trois premières entourent une mer intérieure qui, comme notre Méditerranée, a été le berceau d'une religion, le shintoïsme (*shin-tô*, voie des dieux), des arts et d'une civilisation qui

sont vraiment propres au Japon. Yezo, comme le nord de Hondo, à partir du 8^e siècle, a été conquis sur ses habitants d'alors, les Aïnos, peuplade de blancs velus, arriérés, et qui auraient disparu si l'obscurité de leur origine et leur présence au milieu des Jaunes n'étaient encore une énigme pour tous les anthropologistes.

Le Japon compte 75 millions d'habitants; les familles de dix et douze enfants y sont nombreuses; depuis cinquante ans, sa population s'accroît chaque année d'un million d'individus. Les Japonais sont sobres, robustes, endurants, courageux, combattifs, intelligents, mais moins que les Chinois et les Coréens; ils se nourrissent presque exclusivement de riz, de fruits et de légumes, mangés frais, ou secs et salés, et de poisson, que la mer fournit en abondance et qui remplace la viande, le pays se prêtant mal à l'élevage. Le Japon est montagneux, couvert de forêts épaisses, mais les terres cultivables ne couvrent que 15% du territoire, et elles doivent être cultivées à bras d'homme faute de bêtes de trait et la division de la propriété y étant poussée à l'extrême. Mais cette terre est admirablement cultivée, comme un jardin, et la même parcelle porte quelquefois jusqu'à trois récoltes. Malgré cela, les produits du sol et les fruits de la mer ne suffisent pas à nourrir ses habitants, et le Japon doit importer du riz, fond de la nourriture, du soya et du maïs. Le sous-sol est un peu moins pauvre que



L'empereur du Japon, le Tenno l'empereur Dieu...



Une des plus spectaculaires festivités japonaises : la fête de Gion. Traversant la ville, on voit ici un char de bois travaillé et incrusté d'or. Il ne faut pas moins de soixante hommes pour le porter.



Tous ces jeunes enfants portant casquettes, respectueusement accompagnés, sont des princes et des princesses de sang royal apprenant sur place comment se pratique la culture du riz.

le sol; seuls, le cuivre et le soufre sont surabondants.

Que deviendront les Japonais sous le régime qui va leur être imposé? On ne peut anéantir par la faim des millions d'individus; d'ailleurs, il y a intérêt à conserver des hommes qui possèdent des qualités qui, sans doute, n'ont pas cours au marché sous un régime capitaliste, la patience, la tolérance (1), la dignité, la générosité, le sens artistique et une grande urbanité, mais qualités qui seront précieuses dans le monde mieux organisé qu'on nous promet.

Sous le régime pacifique et de la vie en vase clos imposés par les derniers shōguns (généralissimes, sorte de maires du palais) les Tokugawa, — dès le 12^e siècle, des shōguns avaient usurpé le pouvoir temporel — c'est-à-dire jusqu'en 1868, la population japonaise paraît n'avoir jamais dépassé 25 millions d'individus; elle était limitée par les cataclysmes et par la famine. Il semble aussi que l'avortement ait été toléré sinon encouragé.

Il serait imprudent de prédire avant la signature du traité de paix ce que sera l'organisation du Japon. Il semble cependant qu'on ait reconnu enfin qu'aucun pays ne peut vivre en vase clos; que tout pays doit pouvoir se procurer ce qui lui manque absolument, mais que le voisin produit en surabondance; qu'on ne brûlera plus le blé au Canada, ni le café au Brésil; que les blancs ne consommeront plus presque toutes les matières grasses que les hommes de couleur ont produites; que les matières premières indispensables, dont certains pays regorgent mais qui manquent à d'autres, seront accessibles à tous, et qu'un système équitable d'échange sera établi.

Si la future organisation mondiale doit être équitable, on peut prévoir avec quelque vraisemblance le rôle que le Japon y jouera: il suffit de remonter à son passé qui n'est pas lointain et de tenir compte de son évolution toute récente; l'histoire l'avait déjà enregistrée comme « la plus belle réussite de l'humanité ».

Les Occidentaux connaissent mal les Orientaux; ils les jugent d'après ceux qu'ils ont vus en Europe et en Amérique et qui étaient des fonctionnaires ou des chargés de mission, en tout cas une élite intellectuelle, mais non nécessairement d'une haute valeur morale. Sous une mine chafouine, on les devinait retors, évasifs, fuyants et d'une politesse excessive. Pour bien comprendre les Japonais il faut vivre longtemps près d'eux, à la japonaise, partager leur vie simple et rude; ce n'est pas facile, car le Japonais,

(1) Actuellement, il y a au Japon 300.000 chrétiens, descendant, pour la plupart, de ceux qu'avait convertis saint François-Xavier.



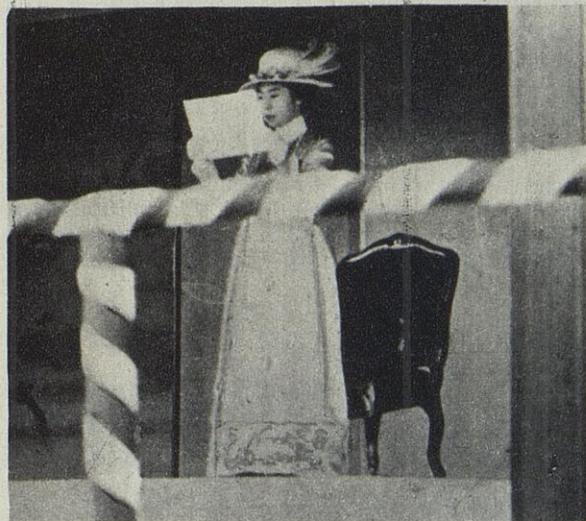
Un paysan japonais au milieu de son champ prie le Dieu Jizosama, afin d'obtenir de lui une bonne récolte de riz.

sous les dehors d'une politesse exquise, ne se livre pas, et, depuis 1853, il se méfie des Occidentaux que l'école primaire, imposée à tous, lui a appris à détester, et qu'il accuse d'être, avec quelque raison, la cause de tous ses maux. C'est ce que l'artiste incomparable qu'était Lafcadio Hearn a fait pour le Japon d'avant ses premières conquêtes, et Pearl Buck, autre grande artiste, pour la Chine, et qu'ont fait aussi quelques autres Occidentaux cultivés dans ces dernières années. On s'accorde pour reconnaître que le menu peuple japonais, les paysans, les pêcheurs, les artisans et, plus récemment, les malheureux ouvriers d'usine restent dignes dans leur misère et sont extrêmement sympathiques. Quand on a lu les deux auteurs précités, on comprend pourquoi tant d'Occidentaux cultivés ayant apprécié la façon de penser et d'agir des Extrême-Orientaux se font bouddhistes, chinois ou japonais, comme Lafcadio Hearn, et restent dans leur pays d'adoption.

De loin, à moins de s'être intéressé directement à l'évolution de l'Extrême-Orient, il était assez difficile aussi de la comprendre car elle a été extrêmement rapide.

Le Japon d'avant ses premières conquêtes était à vocation maritime, forestière, agricole et artistique. La révolution, ou plutôt la restauration de 1868, rendit le pouvoir temporel au mikado, le *tennō* (l'empereur-

Dieu), jusque-là relégué à Kyōto, ville sainte. D'un pays féodal, elle fit un pays industriel. C'était une œuvre artificielle (2), mais le but de la restauration était louable: le Japon devait s'outiller et s'armer à l'europpéenne afin de pouvoir repousser, le cas échéant, une agression des blancs et ne pas être asservi par eux, s'il voulait conserver un patrimoine intellectuel et moral qu'à tort ou à raison les Orientaux considèrent comme supérieur au nôtre. L'empereur d'alors, Mutsu Hito, très intelligent, âgé de dix-sept ans quand il



L'impératrice du Japon lisant un texte à l'adresse de la Croix-Rouge. Il y a relativement peu de temps que l'on se permet de regarder leurs Majestés. Auparavant le peuple craignait de perdre la vue...

s'installa à Tokio (capitale de l'Est) et jusque-là, résidence des shōguns, orienta l'activité de son pays dans cette voie. Il y fut aidé. Ce fut l'ère de Meiji (l'ère de la lumière).

Mais le but fut bientôt dépassé: le Japon fut grisé par ses premières victoires, surtout celle qu'il remporta sur les Russes, car c'était la première fois que des hommes de couleur battaient des Blancs. A son tour, il devint conquérant, voire flibustier, car il a toujours attaqué ses adversaires avant de leur déclarer la guerre. Il s'est cru invincible parce qu'il avait toujours vaincu; à son tour, il a voulu asservir ses voisins, des Jaunes aussi, ceux qu'il appelle ses frères, mais qu'il considère comme des inférieurs, et faire régner la paix chez eux à coups de canon. Ce fut l'œuvre du gouvernement, des grands trusts familiaux, les Mitsui, les Mitsubishi, qui avaient aidé à l'industrialisation du pays, et de la caste militaire, recrutée à cette époque dans la petite noblesse des Samourais; tous deux avaient réussi à persuader le menu peuple qu'il s'agissait là d'une mission divine. Ce fut d'autant plus facile que, selon la tradition, l'Empereur, la terre japonaise et tout ce qui y vit sont divins et quelque peu cousins. On lui parla d'espace vital et le slogan: « Le Japon aux Japonais » fit place à un autre: « L'Asie aux Japonais. » C'était une œuvre grandiose et séduisante.

La Chine républicaine est moins prétentieuse. Le Japon devra faire comme elle. C'est assez facile et même assez vite.

ÉMIGRATION

Il ne faudra pas compter sur l'émigration pour diminuer le nombre des bouches. Tous les Blancs ont fermé ou fermeront leurs portes aux Jaunes. D'ailleurs, si le Japonais est un fin cultivateur et un jardinier consommé, il ne s'expatrie pas volontiers et fait un assez mauvais colon: à l'inverse du Chinois, il répugne aux basses besognes. Il est aussi un tantinet routinier; il n'a pas réussi à coloniser Yezo, ni le Manchukuo, où le gouvernement comptait déverser le trop-plein de sa population; c'est le paysan chinois qui s'y est installé, et en foule; faute de Japonais, il a fallu déporter des Coréens dans la petite île de Guam pour la coloniser.

En fait, sur le million de Japonais qui vivent hors du Japon, 400.000 seulement sont dans ce que le Gouvernement appelle les colonies, et ce sont surtout des fonctionnaires et des militaires.

(2) Aussi, cette industrie, malgré les apparences, est-elle restée moyenne et nullement comparable à la grande industrie des Occidentaux, sauf pour les fabrications de guerre et, à la rigueur, pour l'industrie cotonnière, car le Japon doit importer la presque totalité du coton qu'il file, tisse et exporte, et il manque, en presque totalité aussi, des matières nécessaires à la grande industrie en temps de paix, la houille, le fer et le pétrole qu'il doit importer et sans lesquelles une guerre de longue durée est impossible.

AGRICULTURE

On ne peut guère augmenter la surface des terres utilisables qu'en pratiquant l'élevage sur de hauts alpages qui, jusqu'ici, ont été mal utilisés ; les tentatives d'élevage des bovins à Yezo ont échoué ; elles doivent être reprises. On devra aussi étendre la culture du riz en montagne, création japonaise, qui demande peu d'eau (3). La culture du théier et la préparation du thé laissent trop à désirer pour que le thé soit exporté en grande quantité.

On laissera sans doute aux Japonais le soin d'exploiter les camphriers de Formose, qui jouit d'un monopole de fait, et de cultiver le chanvre de Manille des plantations de Luçon. La culture des arbres à laque, quasi parfaite au Japon, pourra être étendue, de même que celle du kaki et des agrumes.

L'exploitation des forêts, qui est sous le contrôle de l'Etat et conduite de façon à éviter le déboisement, fournit des bois de construction, d'ébénisterie et la matière première nécessaire à la fabrication de la rayonne et des fibrans. Fait paradoxal, le Japon, grand fournisseur de soie, est devenu le premier producteur de rayonne !

L'élevage du ver à soie est le seul qui soit prospère au Japon ; on y a créé des races qui donnent



La Bourse de Tokio ne cédait en rien par son modernisme et par son animation aux autres marchés réglementés américains ou européens.

jusqu'à trois récoltes de cocons par an. Le moulage du fil, industrie familiale et saisonnière, pourra être pratiqué toute l'année grâce à l'électrification des campagnes.

En général, la terre cultivable est fertile ; l'engrais humain et, de poisson, déjà employés, paraissent devoir suffire et dispenser de l'emploi des engrais chimiques.

INDUSTRIE

Elle devra, autant que possible et sans qu'on ait trop à désorganiser celle qui existe, être orientée vers la fabrication des produits qui n'utilisent que des matières premières d'origine métropolitaine : constructions mécaniques, électriques et navales.

Le Japonais, s'il est un artisan remarquable, n'est qu'un assez piètre ouvrier d'usine : il se prête mal au travail à la chaîne de la grande industrie et préfère le travail artisanal qu'on pourra d'ailleurs faciliter par de très larges distributions d'électricité. L'énergie hydroélectrique, abondante, déjà bien utilisée et distribuée, peut suppléer la houille, dont les gisements ainsi que ceux de lignite sont suffisants pour subvenir au chauffage des habitations et aux besoins industriels et domestiques sans qu'on ait à recourir au charbon de bois dont la fabrication se traduit par un véritable gaspillage. Les gisements de minéraux, le kaolin sont ou surabondants ou suffisants pour alimenter la céramique, la fabrication des bronzes, des alliages légers, celle des allumettes, que les Japonais pourront continuer à déverser dans tout l'Extrême-Orient ; la fabrication des meubles, de la vaisselle, de la bimbeloterie laquée, des jouets pourra procurer des devises étrangères.

Avant d'entrer en guerre contre les Etats-Unis, le

(3) La culture d'autres céréales ou de la pomme de terre ne serait pas avantageuse, car, à surface cultivée égale, elles nourrissent moins d'hommes que le riz ; mais le riz doit être repiqué et exige beaucoup de main-d'œuvre.

pays comptait un million et demi de Japonais adonnés à la pêche. La pêche pourra être industrialisée et permettre de développer la préparation de conserves déjà très appréciées à l'étranger ; les sardines à l'huile d'olive — la culture de l'olivier a été introduite dans le Sud il y a 40 ans — les conserves de crabes, une spécialité, s'exportaient jusqu'en Europe occidentale.

Quoique la chasse au phoque à fourrure de la mer de Béring — il fournit la vraie loutre — soit sous le contrôle des Etats-Unis, ils ne l'interdiront certainement pas aux Japonais qui l'ont toujours pratiquée ; cette chasse pourra être industrialisée comme celle de la baleine et fournir un appoint important de viande et de matières grasses rendues concrètes et comestibles grâce à l'hydrogénation catalytique.

La grande et la petite industrie chimique, celle des industries qui avaient le plus progressé avant 1940, la fabrication des textiles artificiels, y compris ceux qui sont tirés de la chair des poissons, pourront satisfaire les besoins intérieurs et même fournir un appoint important à l'exportation.

COMMERCE EXTÉRIEUR - TOURISME

Le commerce extérieur du Japon se fait nécessairement par mer. Des services réguliers avec tous les pays du monde étaient assurés par de grandes compagnies de navigation ; sur leurs bateaux, la sécurité — le marin japonais est un navigateur habile et qui ne s'enivre jamais — et le sauvetage en cas de naufrage étaient parfaitement assurés. Les transatlantiques de la Yusen Kaisha (Cie de Navigation occidentale) desservait Anvers et Hambourg. Cette compagnie avait organisé le tourisme d'une façon très intelligente ; le voyageur pouvait s'arrêter pendant deux semaines dans les ports où son bateau avait fait escale et prendre le bateau suivant.

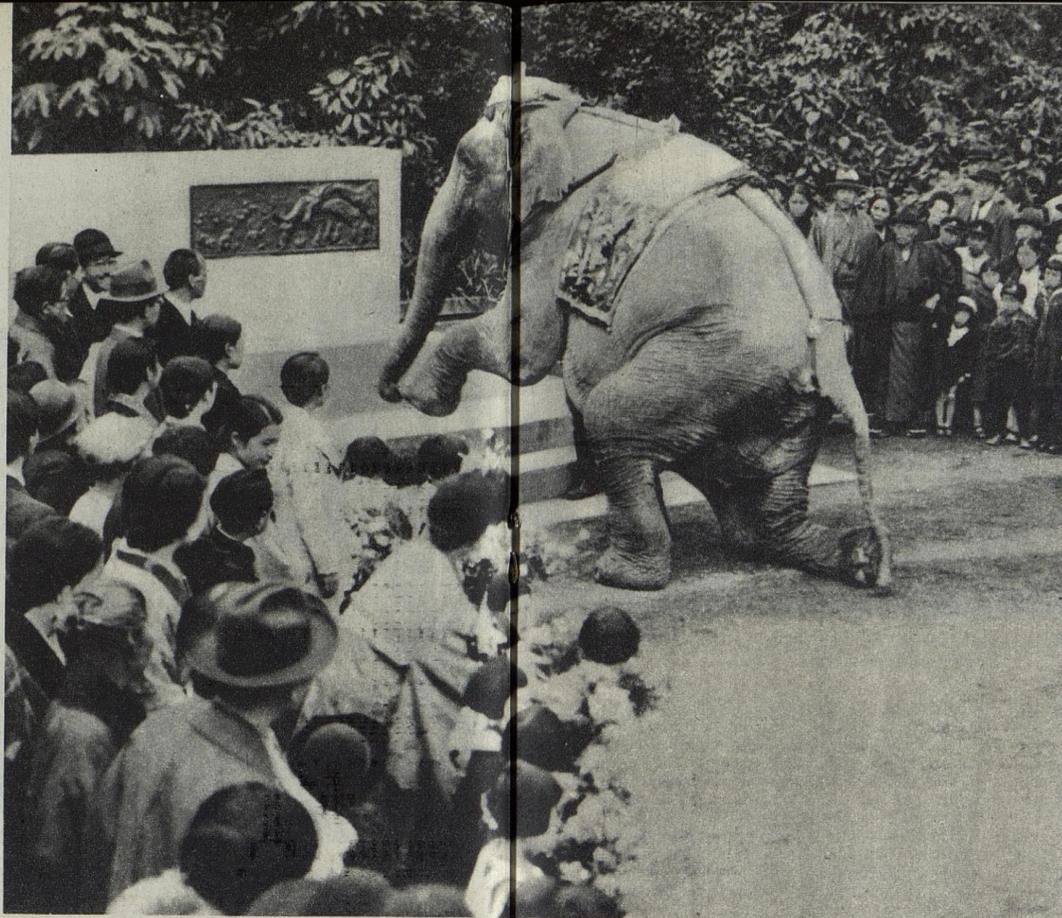
Le Japon fourmille de sites et de beautés naturelles incomparables, de stations hydrominérales et climatiques, de monuments historiques et d'œuvres d'art uniques au monde. L'aviation permettra de s'y rendre rapidement et d'y séjourner longtemps. Mais il faudra organiser l'industrie hôtelière au goût des Occidentaux et à la portée de toutes les bourses ; de même pour les sports d'hiver.

ORGANISATION POLITIQUE ET SOCIALE

La structure administrative devra être conservée ; bien que les Japonais cultivés se soient affranchis du mythe qui en fait des êtres divins, ils n'en sont pas moins portés à un certain orgueil. Quant au menu peuple, sa vénération pour l'empereur-Dieu a beaucoup baissé, surtout depuis qu'il sort de son palais à visage découvert, à l'occasion d'une procession ou d'une revue militaire. Encadrés par plusieurs cordons d'une police assez brutale, les rares curieux arrêtés par le cortège se contentent d'incliner la tête au passage de l'empereur. On assiste là au « crépuscule d'un dieu ». Cependant, les pires gouvernements, en invoquant un simple désir de l'empereur, ont tout obtenu des Japonais, jusqu'au sacrifice de leur vie et de leurs biens ; le menu peuple est écrasé d'impôts de plus en plus lourds depuis 1919. Il estime toujours la vieille aristocratie, les fonctionnaires et les militaires, car ils servent l'Etat et « ne recherchent pas l'argent ». Par contre, il méprise les marchands, les grands trusts familiaux et les *narikins* (nouveaux riches).

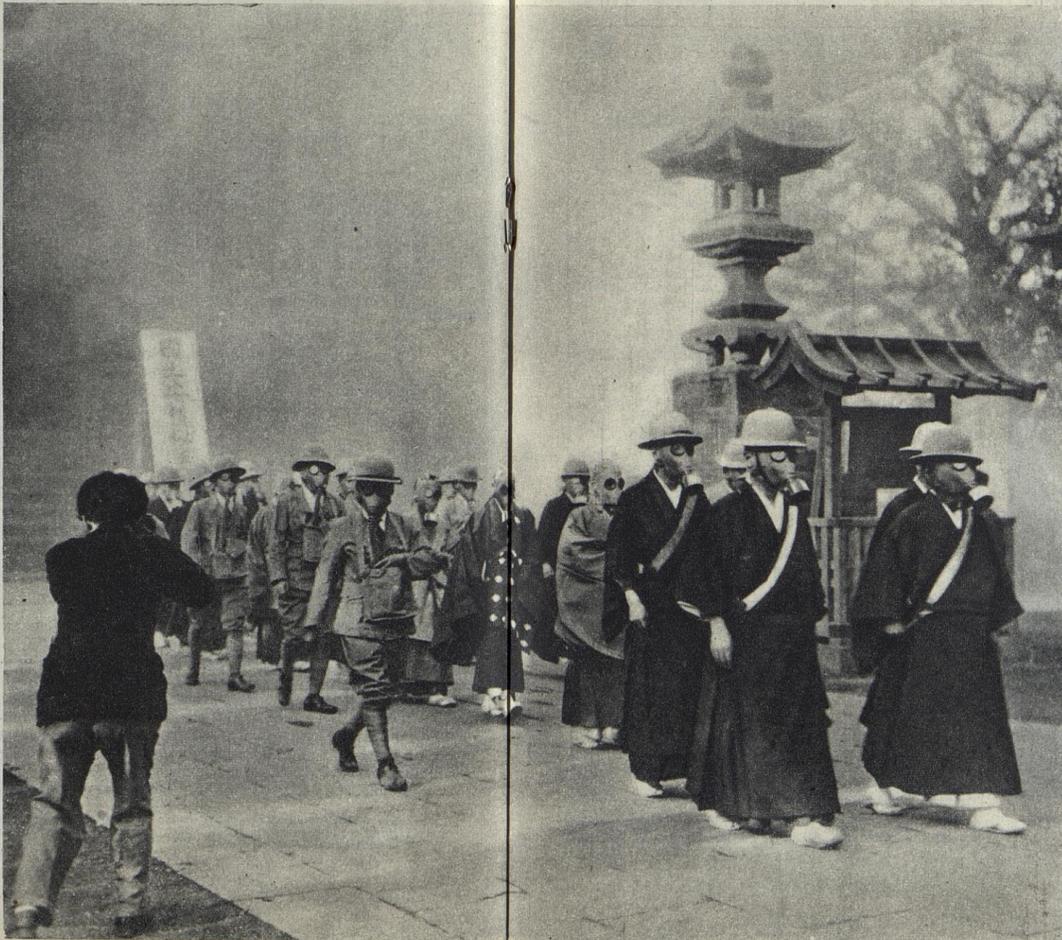
Maintenant que tous les Japonais savent lire et écrire, de nombreux ouvriers, avertis, sont passés à un socialisme assez agressif, au communisme et même à l'anarchie, où ils se remontent d'ailleurs avec quelques universitaires qu'on n'ose pas trop inquiéter. Des complots, quelques-uns fomentés il est vrai par la caste militaire, n'ont pas craint d'attenter non seulement à la vie de plusieurs ministres, et y ont réussi, mais aussi à la vie de l'empereur, quatre ou cinq fois depuis 1920. La presse n'en dit rien et le peuple ignore, ces attentats, qui sont jugés à huis clos plusieurs années après que leur souvenir s'est effacé de la mémoire.

Si, pendant un certain temps, il faudra conserver tout l'organisme administratif pour qu'il puisse continuer à « tourner rond », il faudra bien cependant en arriver à appliquer les constitutions que les Français Boissonade et Bouquet et le Japonais Osaki, vétéran du parlement, surnommé le « dieu de la constitution », ont élaborées. Elles donneront au peuple le droit de faire connaître ses désirs sinon sa volonté ; alors, le Japon pourra devenir une vraie démocratie ; mais il ne faut pas s'attendre à ce



Un éléphant s'agenouille respectueusement devant la tombe des animaux morts au Zoo de Tokio, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Bouddha...

Les prêtres bouddhistes de Tokio avaient adopté des mesures de précaution nécessitées par la guerre moderne. Abandonnant les prières pour la paix, ils revêtaient le casque et le masque à gaz...



qu'elle ressemble aux nôtres. C'est la une œuvre de longue haleine, d'enseignement et d'éducation. Il faudra tenir compte de ce que, lorsque le Japonais entreprend une réalisation matérielle, et cela dans tous les domaines, la préparation est lente et minutieuse et l'exécution presque toujours d'une rapidité foudroyante.

L'enseignement devra être réformé ; les professeurs de l'enseignement secondaire ne devront plus présenter leurs meilleurs sujets aux concours, le plus difficile de tous, des écoles militaires ; ils les orienteront vers les écoles techniques et les universités.

La tâche des ingénieurs sera grande et lourde. Il faudra profiter de l'occasion qui s'offre de reconstruire pour jeter à bas les usines de guerre et les taudis des faubourgs des grandes villes industrielles où croupissent les ouvriers d'usine depuis que le Japon préparait la guerre. Il faudra renoncer à construire telle quelle la petite maison traditionnelle, familiale, toute en bois et en papier. Si elle coûte peu, se construit vite et résiste aux tremblements de terre, elle manque de confort : ouverte à tous les vents, elle est glaciale en hiver dans le Nord, torride en été dans le Sud, et elle est souvent la proie des flammes. Elle conservera son petit jardin d'agrément ; mais elle sera à doubles parois et sera pourvue d'un appareil de chauffage et d'un fourneau de cuisine au charbon de terre ; le *hibachi*, sorte de brasero au charbon de bois sur lequel on prépare le thé et où on allume sa pipe — tous les Japonais fument, et du matin au soir — doit disparaître : il est dangereux (4). Il faudra distribuer l'eau, le gaz et l'électricité jusque dans les hameaux les plus reculés, construire des égouts pour que disparaisse le natséabond *shibin familial*, sorte de bourdalou et d'urinal.

Il faudra augmenter le confort. Le Japonais est propre et se croit sale s'il ne prend pas au moins sept bains par jour ; il les prend il est vrai très courts mais en commun et dans une grande cuve en bois dont l'eau, chauffée à 50°, n'est pas facilement renouvelée.

On assistera ainsi très probablement à un phénomène, désirable au Japon et devenu général dans tous les pays de vieille civilisation : à mesure que leur confort augmente, les couples ont de moins en moins d'enfants ; d'ailleurs, beaucoup de couples contrôlent déjà les naissances en recourant aux pratiques « contraceptionnelles ».

Il faudra licencier l'armée, dissoudre les trusts familiaux qui détiennent les 9/10^e de toutes les grandes entreprises du Japon, qui, très probablement, pourront être facilement nationalisées.

Pour ces réformes, on peut tout espérer d'un pays qui a vu naître : des hommes d'Etat comme Hideyoshi, le « Napoléon japonais », et le premier des Tokugawa, famille dont la shogunat assura une *pax japonica* intérieure et extérieure pendant près de trois siècles ; des artistes comme Utamaro et Hokusai ; des savants comme le sismologue Omori ; le bactériologiste Kitasato ; le naturaliste Miyamoto, créateur de la perle cultivée ; un général comme Nogi, le vainqueur de Port-Arthur, qui fit hara-kiri pour ne pas survivre à son empereur.

L'œuvre des ingénieurs est presque toujours anonyme ; mais ce sont des Japonais qui ont imaginé les tunnels en boucle des routes pour gagner de la hauteur aux dépens de la longueur, ce qu'on ne fit pour la première fois en Europe qu'aux abords du tunnel du Saint-Gothard. Faute d'une notation commode, isolés du reste du monde, les Japonais n'ont pu qu'aborder le calcul intégral et différentiel, et, s'ils ne sont pas allés jusqu'à l'harmonie, à cause de leur gamme, différente des nôtres, ils ont composé des mélodies délicieuses.

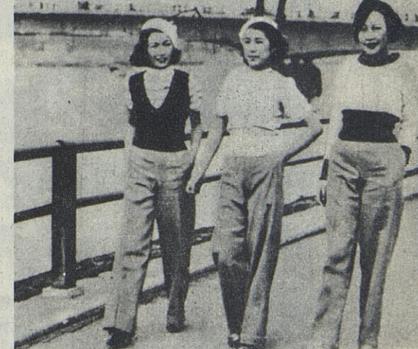
Le *bushidô*, le code de chevalerie, qui dicte la conduite de l'homme, est une création japonaise, comme le shintoïsme. C'est au Japon qu'on trouve la seule religion, où une déesse de la miséricorde, Kwannon, descend aux enfers un jour par siècle pour soulager ceux qui sont damnés pour l'éternité. Le bouddhisme japonais, philosophie plus que religion, est la seule qui interdise de maltraiter les bêtes. Au Japon, toutes les religions vivent en bonne intelligence, se complètent sans se contredire. Le fanatisme religieux est inconnu. Le cas est assez général des Japonais qui, au cours de leur vie, pratiquent plusieurs de leurs trois religions, sans compter le *bushidô*, et quelquefois en même temps.

Les Coréens et les Chinois, c'est-à-dire ceux qui ont le plus souffert de la brutalité des militaires japonais et de la fourberie des fonctionnaires, reconnaissent les qualités du menu peuple japonais ; ils sont

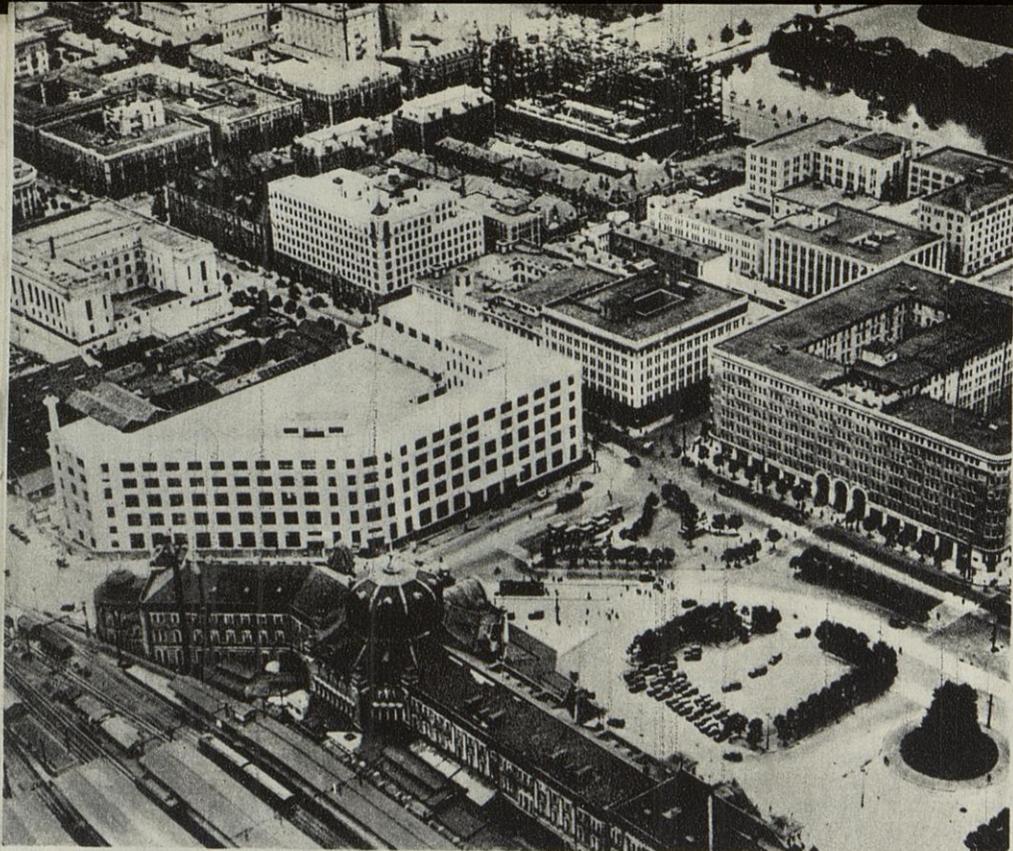
(4) Les Japonais n'ont jamais fumé l'opium.



Evolution japonaise. En haut, une scène typique du théâtre japonais : le Diable est chassé du temple. En bas, une scène du « Marchand de Venise ». Shakespeare revu et corrigé par des étudiants japonais.



Evolution japonaise. En haut, de jeunes femmes en robes traditionnelles. Elles sont réunies par un jeu typiquement japonais : le *hykuniw-issu*. Sur chaque carte est imprimé un poème. En bas, Miami-Beach ? Non. Trois jeunes filles japonaises à l'allure sportive et dégagée se promènent à Tokio le long de la rivière Sumida.



Une vue aérienne du centre de Tokio. Au premier plan, la gare ; au-dessus à gauche, la poste.



Une vue aérienne des quartiers industriels de Tokio. Seuls les immeubles modernes semblent avoir été préservés.

prêts à aider leurs frères de race dans leur lourde tâche de rénovation.

Une particularité du caractère japonais, si on sait l'exploiter, peut contribuer à hâter cette rénovation. Au début de l'ère de Meiji, les Occidentaux reprochaient aux Japonais de « singer » les Européens et de ne pas savoir innover. C'était une erreur : ils ont allés au plus pressé, et ils se sont instruits à l'euro péenne aussi vite que possible, mais auprès de sommités dont ils s'étaient assuré le concours et qu'ils ne pouvaient qu'imiter : de nombreux professeurs d'universités, les juristes français Boissonade et Bousquet ; Thibaudier, qui construisit la première base navale à Yokosuka ; Bertin, qui créa la première marine de guerre ; des officiers français qui instruisirent l'armée de terre (avant la guerre contre les Russes, l'infanterie japonaise portait encore notre pantalon rouge et ses sonneries étaient les nô-

tres). Mais, bientôt, le gouvernement congédia ses collaborateurs étrangers et adapta tout son nouveau savoir à ses besoins, comme il avait fait pour le confucianisme, le bouddhisme et la civilisation matérielle qu'il avait pris aux Chinois. Le Japonais possède, en effet, une merveilleuse faculté d'adaptation ; tout ce qui est nouveau, tout ce qui triomphe l'intéresse et l'enthousiasme, et il l'adopte, même sans nécessité absolue ni pressante. Sur ce point, il n'est pas routinier : il est même un peu snob.

C'est ainsi qu'il s'est entiché, tour à tour, pour : les Allemands, après notre défaite de 1871 (nos instructeurs militaires furent remplacés par des officiers prussiens) ; pour la république, avec Osaki déjà cité, propagandiste du suffrage universel, porté en triomphe de ville en ville au cri de « Vive la République » et au chant de « la Marseillaise » ; pour le socialisme de Karl Marx ; l'anarchie de Kropotkine,

pour Tolstoï, Romain Rolland, Gandhi, les objecteurs de conscience, Lénine, Mussolini et Hitler (5).

Il se peut que le Japon s'enthousiasme aussi pour notre démocratie et l'adopte parce qu'elle l'a vaincu. Si nous assistons à ce nouveau revirement, il faudra veiller à ce que ce ne soit pas un feu de paille.

La Suisse, la Norvège, la Suède, le Danemark, la Finlande nous offrent l'exemple de pays pauvres ou manquant d'une ou plusieurs matières premières essentielles qui, cependant, sont prospères. Comme ces pays, le Japon peut, lui aussi, vivre heureux et en paix avec ses voisins.

Eugène LEMAIRE,

Ingénieur des Arts et Manufactures.

(5) Même enthousiasme pour le style Le Corbusier, des gratte-ciel en béton armé au milieu de grands parcs. C'est dans ce style, qui choque au Japon, qu'ont été reconstruits Tokio et Yokohama, rasés par le grand tremblement de terre de 1923.



Epilogue. Les plénipotentiaires japonais ont dû se dépouiller de leurs armes avant de pénétrer dans la salle où les délégués américains leur imposèrent la capitulation sans conditions.

Signed at TOKYO BAY, JAPAN at 0908 I
on the SECOND day of SEPTEMBER, 1945.

重光 葵
By Command and in behalf of the Emperor of Japan
and the Japanese Government.

梅津美治郎
By Command and in behalf of the Japanese
Imperial General Headquarters.

Accepted at TOKYO BAY, JAPAN at 0908 I
on the SECOND day of SEPTEMBER, 1945,
for the United States, Republic of China, United Kingdom and the
Union of Soviet Socialist Republics, and in the interests of the other
United Nations at war with Japan.

Douglas MacArthur
Supreme Commander for the Allied Powers.

W. Ministry
United States Representative

徐永昌
Republic of China Representative

Bruce Fraser
United Kingdom Representative

Сеняков-Синицин
Union of Soviet Socialist Republics
Representative

W. Blomley
Commonwealth of Australia Representative

James D. G. Stewart
Dominion of Canada Representative

Leclerc
Provisional Government of the French
Republic Representative

M. M. M.
Kingdom of the Netherlands Representative

W. G. B. Smith
Dominion of New Zealand Representative

A la dernière page de l'acte de reddition, les signatures des représentants des Alliés et du gouvernement japonais

à l'écoute du monde

Le volcan balkanique

Depuis l'« accident fatal » de la bataille de Navarin qui préluda, par l'émancipation de la Grèce et l'occupation russe en Bulgarie, à la dislocation de l'empire turc en Europe, les Balkans sont devenus un champ de bataille diplomatique autour duquel se sont nouées et dénouées, pendant tout le XIX^e siècle, les alliances occidentales. Pour avoir perdu ce rôle primordial depuis l'élargissement de la politique mondiale, ils n'en sont pas moins demeurés un foyer permanent de trouble.

En ce moment même, en Roumanie, en Yougoslavie, en Bulgarie, en Grèce, s'agitent les partis et leurs chefs, ici pour obtenir, au moyen d'élections savamment « préparées », la sanction d'un pouvoir arbitraire, là pour établir de nouveaux régimes, pour ou contre les dynasties déchues que soutiennent ou combattent des puissances étrangères. Il en résulte un indicible imbroglio.

Appuyé par l'U.R.S.S., le maréchal Tito proclame l'unité slave et milite en faveur d'une fédération balkanique constituée par la Bulgarie, l'Albanie, la Yougoslavie, la Macédoine, et englobant la Roumanie. La Turquie et la Grèce, fortes de l'appui de l'Angleterre, combattent la formation de ce bloc et visent à le contre-balancer.

D'autre part, les revendications territoriales se multiplient: la Bulgarie réclame un débouché sur la mer Méditerranée; la Yougoslavie, sans parler ici de Trieste, veut, aux dépens de la Grèce, une Macédoine indépendante; la Grèce brigue la partie de l'Albanie habitée par ses nationaux, des douze îles du Dodécannèse remises à l'Italie en 1923, et la reconnaissance des droits qu'elle élève sur la Thrace et la Macédoine orientale; l'U.R.S.S., la question des Détroits réservée, demande à la Turquie la cession des districts de Kars et d'Ardagan, en bordure de l'Arménie russe et de la Transcaucasie géorgienne; seule la Turquie « ne réclame rien à personne », comme l'a dit M. Saradjoglou, mais « n'a rien à donner à qui que ce soit ».

Cet enchevêtrement de prétentions contradictoires illustre la complication de cette nouvelle « question d'Orient », d'autant plus inquiétante qu'elle dépasse largement son cadre et prend les proportions d'une affaire internationale. En effet, les intérêts russes et les intérêts britanniques, qui s'y heurtent comme autrefois, sont apparemment conciliables parce que, de part et d'autre logiquement établis, ils symbolisent une politique.

C'est ainsi qu'une fois de plus se confirme l'espèce de prédestination de cette partie de l'Europe orientale à ne jamais semer que des germes de division.

Condamnation du « laissez-faire »

La campagne d'Henry A. Wallace en faveur du *Full Employment* porte ses fruits. Dans son récent ouvrage, « Soixante millions d'emplois », il établit la possibilité de procurer du travail à tous en portant la production annuelle des Etats-Unis à 200 milliards de dollars. Il soutient qu'à partir de 1950, ce système, complété par une série de mesures prises pour développer le commerce à l'intérieur et au dehors, fonctionnera normalement au futur bénéfice de la communauté et au profit de chaque citoyen. Si élevé qu'il puisse être, ajoute-t-il, le prix de cette « entente pour la prospérité nationale » sera moins cher que celui du chômage.

La loi du « plein emploi », proposée au vote du Congrès, s'inspire visiblement de la même thèse. Basée sur l'utilisation complète des ressources naturelles et du travail humain pour une production maxima dans une activité totale et permanente, elle se distingue des « plans » appliqués en U.R.S.S. qui sont, eux, limités dans leurs objectifs et leur durée. Elle procède de conceptions nouvelles tellement hardies que son adoption aboutirait à un bouleversement du rôle économique et social de l'Etat: une des plus grandes révolutions des temps modernes.

Qualifiée de néo-libérale, cette politique de dirigisme sonne le glas du « laissez-faire ». Elle illustre la volonté du gouvernement américain de faire face aux conditions nouvelles au moyen de procédés inédits. Seuls les Etats-Unis sont en situation de se la permettre et, peut-être, d'en tirer profit, mais l'opération n'est pas sans risques. S'il leur est, en effet, possible de produire à outrance et, par l'exécution de grands travaux, de donner du travail à tous, il leur sera plus malaisé, lorsque le rééquipement industriel mondial sera devenu un fait accompli, d'écouler au dehors le surplus de leur production pléthorique. L'expérience comporte un grand danger et témoigne d'un réel courage.

Abd ul-Aziz Ibn Seoud IV, roi d'Arabie

Une légende a cours en Arabie, qui veut qu'Ibn Seoud IV soit le petit-fils d'un Français, lieutenant de cuirassiers de l'Empire, converti à l'Islam sous le nom de Soliman Bey. Ce qui est sûr, quoi qu'il en soit, c'est qu'il

fait honneur à son ascendance. D'une beauté physique et d'une prestance incomparables, d'une musculature herculéenne, il est brave, énergique, audacieux et supérieurement intelligent.

Je l'ai connu à une époque où, roi sans royaume, réfugié chez le cheikh Moubahrak à Koweït avec son père, chassé du Nedj par son grand rival Ibn Rachid, il mûrissait ses plans de revanche. Quelques années auparavant — il n'avait alors que vingt ans — il avait réussi, à la tête de seulement cinquante hommes, un fulgurant coup de main et repris Ryiad, sa capitale. Succès forcément éphémère mais dont toute l'Arabie retentissait encore: il suffisait d'aller, au coucher du soleil, dans la foule, assemblée aux terrasses des cafés, pour en entendre discuter passionnément. Il jouissait, dans tous les milieux, d'une prestigieuse réputation.

Cependant, mûri par l'expérience et devenu patient, le héros attendait son heure: il l'attendit sept ans, et non seulement vengea son père, mais, aussi ingénieux diplomate qu'habile guerrier, couronna sa victoire par la conquête des lieux saints, s'en fit acclamer protecteur, annexa les trois quarts de la péninsule arabique et, en moins de vingt-cinq ans, fit de l'Arabie séoudite un grand royaume indépendant.

« Musulman d'abord, Arabe ensuite, et toujours serviteur de Dieu », Ibn Seoud IV s'est imposé comme le chevalier de sa race et l'apôtre de sa religion. Vivante incarnation des libertés arabes, il s'est habilement dérobé à toutes les tentatives de « protection » des grandes puissances impériales. Parce qu'il se méfiait de l'Angleterre, il a favorisé, en contrepoids, l'influence des Etats-Unis qu'il savait dépourvus de convoitises territoriales. A eux seuls, il a accordé les concessions qu'il avait refusées aux autres, sans jamais cesser d'affecter la plus complète indifférence à l'égard des compétitions mondiales. En 1914-1918, il s'abstint de prendre part à la révolte arabe, fomentée par l'*Intelligence Service*, et resta neutre, tout en se faisant payer le prix de sa neutralité, à la fois par les Turcs et les Anglais eux-mêmes.

Jusqu'à l'année dernière, il est resté absent de toutes les conférences panarabes et n'a adhéré qu'*in extremis* à la Ligue récemment créée. Bien plus, jusqu'au jour où Roosevelt l'envoya querir à Djeddah par un cuirassé américain, il n'avait jamais quitté ses Etats. Il était sûr que viendrait le moment où il serait appelé et consulté. Il se serait diminué en devançant ce moment. Il l'attendit avec la même patience dont il avait fait preuve jadis, dans son exil de Koweït.

Prochainement il se rendra au Caire, où il doit conférer, de puissance à puissance, avec le roi Farouk. Après s'être imposé, dans la première phase de sa vie, de forger un Etat fort et d'élever sa propre personnalité, il entame aujourd'hui la seconde phase où il doit s'affirmer comme leader des revendications arabes vis-à-vis du monde extérieur, et il l'est en réalité.

Les Nations Unies en quête d'un gîte

La Charte des Nations Unies est adoptée. Son organisation centrale fonctionne provisoirement à Londres, mais M. Stettinius, son grand patron, se montre impatient de l'installer dans son siège définitif. Où la loger ? On a pensé à Monte-Carlo et à La Haye, tandis que le Canada s'est offert à lui concéder un domaine réservé, la « Terre de l'organisation internationale interalliée » (T.O.I.I.). Cependant, la meilleure solution ne consisterait-elle pas à l'établir à Genève où l'attend le splendide Palais de la Société des Nations ?

Élevé dans le parc de l'Ariana, ce Palais, commencé en 1929, achevé en 1937, a coûté, en monnaie d'aujourd'hui, quatre milliards de francs français. A sa très moderne ordonnance s'ajoutent, en matière de confort et de commodités techniques, les plus extrêmes perfectionnements: 1.050 appareils téléphoniques prêts à fonctionner, haut-parleurs permettant de dicter à distance dans toutes les langues, cabines de retransmissions radiographiques, cinéma sonore, etc., et une merveilleuse bibliothèque de plus de 500.000 volumes. Sa grande salle de réunion (2.000 places) a été agencée de telle sorte que, de son fauteuil, en mettant un casque d'écoute, chaque membre peut entendre, dans sa langue préférée à choisir entre sept, les discours prononcés en séance à l'instant même de leur débit.

Fermé depuis 1939, mais soigneusement entretenu, le Palais de l'Ariana est dès aujourd'hui en état d'hospitaliser de nouveaux maîtres. Pourquoi, dès lors, l'Assemblée des Nations Unies n'y a-t-elle pas déjà fixé son siège ?

C'est qu'il est nécessaire, statutairement, que le pays choisi pour ce siège s'engage à soutenir activement la politique de la Charte internationale, et que cette attitude exige qu'il renonce à la neutralité. Or, la Suisse est un pays neutre, et sa neutralité, déclarée perpétuelle, constitue la base même de sa Constitution. Plutôt que de l'abandonner, elle s'est résignée à ne pas siéger à la Conférence de San Francisco.

Aujourd'hui, dans l'alternative de rester paradoxalement en marge d'une organisation de paix qui comble ses vœux les plus chers, ou de bouleverser ses institutions considérées comme immuables, elle hésite à prendre un parti.

A la suite d'émouvantes discussions, le Conseil Fédéral aurait pris la décision de principe de porter la question devant le tribunal populaire, par la voie d'un *referendum*. Mais il n'est pas certain que les peuples suisses, superstitieusement attachés à leurs traditions millénaires et qui tiennent la neutralité pour la colonne maîtresse de leur édifice démocratique, se résignent à un tel sacrifice.

Auquel cas, les Nations Unies devront chercher un autre asile.

L'assise de la puissance soviétique

A l'occasion de la mise en œuvre du quatrième plan quinquennal, le Conseil du Soviet Suprême a décerné le titre de « Héros du travail socialiste » à de nombreux chefs d'entreprises, contremaîtres et ouvriers. Sans relever, fût-ce par une allusion, les difficultés que soulève en d'autres pays le problème de la « reconversion », le commentaire de la *Pravda* souligne l'esprit de discipline et de patriotisme qui continue, sans aucune défaillance, d'animer le monde du travail à tous ses échelons. L'expérience des fabrications de guerre n'a pas modernisé que les méthodes, elle a influencé les cerveaux, de plus en plus soulevés d'ardeur et d'avidité créatrice.

Derrière le « rideau de fer », tout un monde, désormais estimé à sa juste mesure, est en train de forger l'outil de la puissance impériale moscovite. Valable application de ce grand principe de la politique des Etats, qui consiste à subordonner toutes prétentions et toute action au perfectionnement préalable des moyens qu'on a de les soutenir. Pour l'avoir sagement observé, le généralissime Staline peut aujourd'hui parler résolument au monde. Il sait ce qu'il veut, il sait ce qu'il peut.

Musées pour enfants

L'évolution de la civilisation américaine vers le perfectionnement des valeurs spirituelles se poursuit dans tous les domaines. La récente création de musées pour les jeunes en témoigne sur un nouveau plan.

Ces musées ont été conçus pour être à la fois attractifs, instructifs et récréatifs. Ils comportent différentes sections, adaptées aux différents âges, dans lesquelles on ne se contente pas de montrer aux enfants les plus beaux spécimens de chaque branche à portée de leur compréhension, mais où la vision et l'explication se complètent de travaux personnels captivants et, autant que possible, amusants. Aux tout jeunes, les puzzles, les jeux de devinettes, les belles histoires; aux plus âgés, les controverses, l'exécution d'esquisses et de tableaux, la formation de compagnies musicales, la rédaction de revues critiques, la collaboration à des pièces qu'ils joueront eux-mêmes.

Cette nouvelle politique éducative porte la marque du sens pratique qui demeure la qualité maîtresse des réformateurs américains, mais c'est la première fois qu'ils l'appliquent au développement de la culture artistique et du bon goût. Intéressant symptôme du changement opéré par cette guerre dans un pays jusqu'alors uniquement préoccupé de sa prospérité matérielle et qui, placé par sa victoire à la tête des nations d'Occident, prend conscience des obligations que cette primauté lui impose sur tous les terrains.

Pleinement satisfait jusqu'à hier de ne songer qu'à son œuvre propre, il découvre aujourd'hui les horizons lointains, il s'installe dans le vaste monde, il prétend y jouer un grand rôle et y donner de grands exemples: il évolue en conséquence, volontairement, résolument. C'est un fait de haute conséquence.

Les vacances du colonel Warden

On mandait récemment de Moltrasio, aux bords du lac de Côme, la présence d'un certain colonel Warden, habitant la splendide villa « Noverento ». Jovial et bon vivant, insatiable mangeur, fumeur de gros cigares, habillé d'une « combinaison » bleue, son vêtement de prédilection, le colonel faisait de la peinture, prenait des bains, se promenait avec sa charmante fille, et écrivait... peut-être ses *Mémoires*. Ce qui n'empêchait pas ce vieil homme débordant de vitalité de rendre jusqu'à Rome d'importantes visites, et d'en recevoir.

C'est ainsi que se reposait des fatigues du pouvoir le suprême vainqueur de la guerre, car vous l'avez deviné, le colonel Warden aux champs, c'est tout bonnement Winston Churchill.

FABIUS.

LA FABLE AU CINÉMA

NUL Eldorado n'a jamais attiré les préjugés et les phrases faites que l'Amérique déclenche en Europe. Les esprits les plus avertis eux-mêmes — de Duhamel jusqu'à Sartre — examinant l'Amérique avec un « complexe de supériorité » en vérité assez cocasse. Sous prétexte que l'ouvrier de Détroit est mal renseigné sur la guerre des Deux Roses, on en tire des opinions crispées une fois pour toutes : « L'Amérique, pays sans histoire (sic), est peuplée d'hommes superficiels et brutaux (re-sic) qui ignorent les joies et les subtilités de la culture européenne (re-re-sic). »

Même les aboutissements catastrophiques de cette fameuse « culture » européenne n'ont pas réussi à semer le doute sur notre soi-disant supériorité. Passons.

Dans le domaine du cinéma, on a émis des jugements assez curieux; mais si le peuple américain est lointain, les films américains nous sont parfois très proches. On ne pouvait escamoter le fait que de nombreux films californiens abordaient des sujets exceptionnels et manipulaient adroitement l'abstraction et le surréel.

Depuis *l'Étrange Sursis* — ou, si l'on veut, depuis le *Dr. Jekyll et M. Hyde* — jusqu'à *Peter Ibbelton*, on a vu le film américain jongler avec la mort et ses variations métaphysiques.

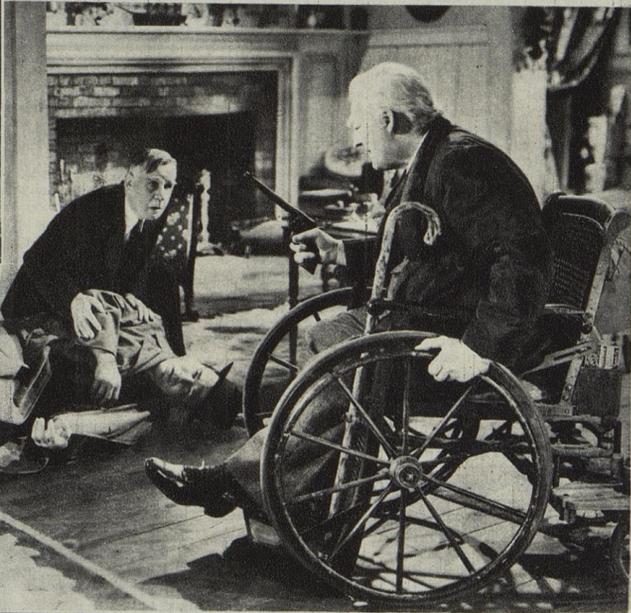
« Qu'à cela ne tienne, se sont dit nos critiques européens enrôlés dans la dernière orthodoxie, voilà le « mobile » de ces films trop familiers avec la mort : Roosevelt voulait préparer le peuple à la guerre, ce qui comporte toujours un certain nombre de défunts. Ces films habitudeaient les spectateurs américains à considérer la mort avec sérénité et, par là, à accepter la guerre. En somme, d'après ces cogitations, la danse macabre ne serait qu'une finesse politique du moyen âge.

Le sorcier, la belle sorcière et ces pauvres humains. Et ce seront les humains qui l'emporteront (« J'ai épousé une sorcière ».)

“C'est arrivé demain”

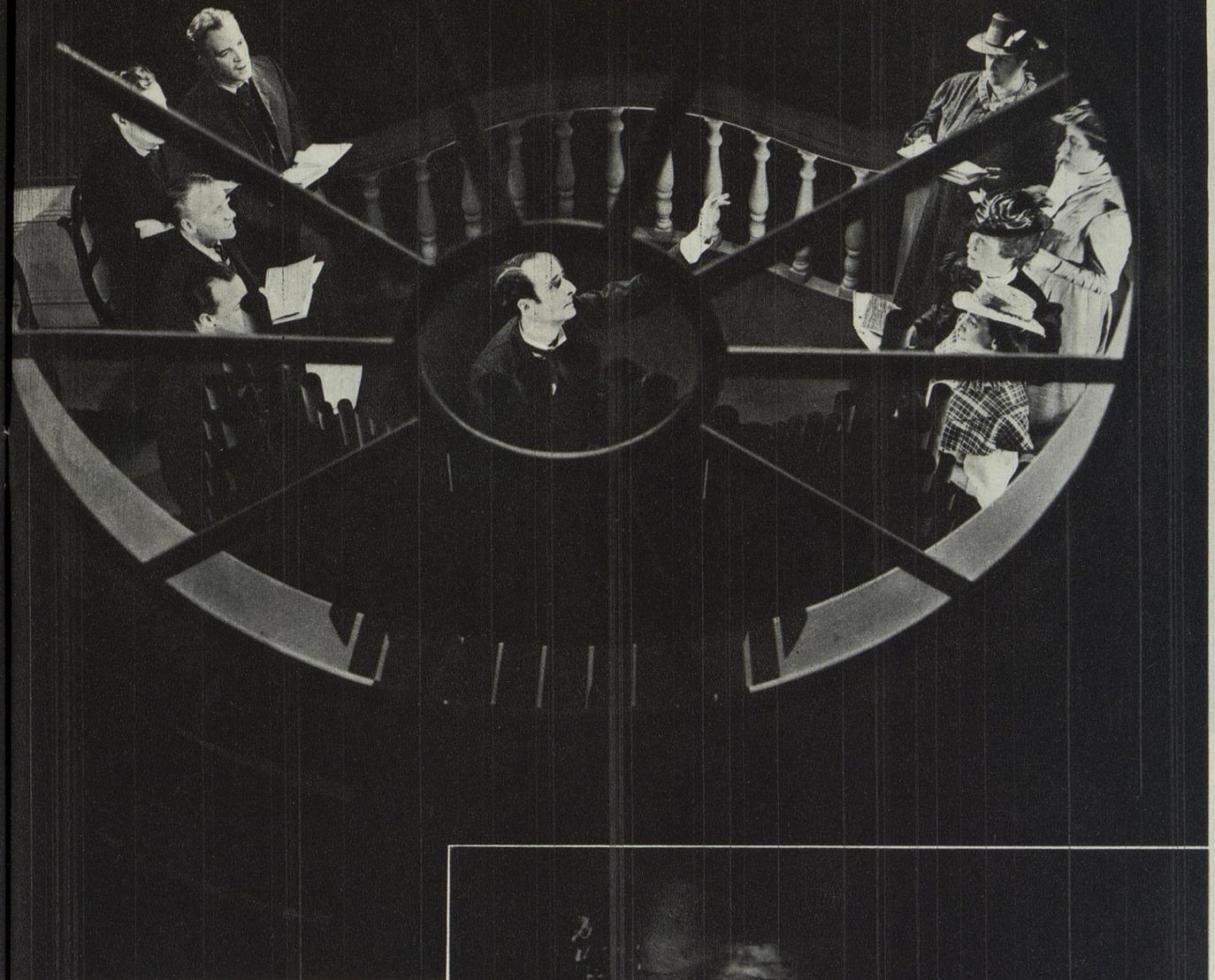


Dans « C'est arrivé demain », film surréel, le spiritisme est bien entendu faux.



L'Archange de la Mort attend l'heure de l'assassinat d'un homme « dans » lequel doit pénétrer l'âme de Robert Montgomery.

L'« Étrange sursis » ouvre la série des films métaphysiques. Lionel Barrymore tuait la Mort.



Dans « une Petite Ville sans histoire », l'organiste représente la fantaisie et le non-conformisme du village.

Here comes M. Jordan (le Déjant récalcitrant), mis en scène par Alexander Hall, a ouvert la série nouvelle de ces films dont le thème échappe à toute conséquence rationnelle. Dans *l'Étrange Sursis*, la mort portait un honnête imperméable; ici, l'archange porte un veston de serge bleu sur lequel sont brodées deux petites ailes sidérales. La mort et la réincarnation d'une âme qui a quitté le monde avant son terme — c'est la trouvaille du scénariste, Sidney Buchman — sont traitées avec un sourire intense et soutenu qui permet de passer à travers les frissons sans même qu'on s'en doute. À certains moments le film a réussi à donner le regret des limites humaines. On partageait l'angoisse des acteurs qui se heurtaient à des dimensions non mesurables.

Nous avons eu ensuite *Our Town (une Petite Ville sans histoire)*, film qui glissait de la réalité quotidienne d'une petite ville américaine à une haute contemplation de la mort. Le passage dans lequel la « vie » continuait dans une sorte de solarisation sur le cimetière perché au sommet de la colline restera parmi les instants d'émotion irréelle que sait créer le cinéma à ses instants tendus.

René Clair a dû certes goûter ces aspects du cinéma américain; à lui seul, il a tourné à Hollywood deux films qui se rattachent à ce genre par des thèmes qui n'ont de commun que leur atmosphère et leur mépris des pieds sur terre.

Nous connaissons déjà *I Married a Witch (Ma femme est une sorcière)* dans lequel René Clair nous montra Veronica Lake (Jennifer), créature de soufre et de cabale, aux prises avec la chair



Même sur les chemins de l'absurde, la Mort guette ses personnages : ils s'efforcent de briser le destin, en vain d'ailleurs.

de l'homme sous forme de Fredric March. Ici aussi, l'angoisse et presque le dépit de ne pouvoir atteindre ce rationnel à rebours agitent intimement le public averti. Dans *I Married a Witch*, René Clair n'a pas dédaigné les truquages classiques du cinéma, ce qui permet d'ajouter des éléments

plastiques, à deux dimensions, à l'irréalité du conte.

Dans *It Happened To-Morrow (C'est arrivé demain)* (1), d'après un scénario écrit en collabora-

(1) Cette entorse aux règles syntaxiques rend bien le sens du titre original.





L'amour est un des mobiles essentiels de la vie... même si cette vie est prévue.



L'amour suit ainsi ses rites.



Le fiacre 1900 sert à corser les obstacles qui se dressent devant les jeunes amoureux.



À côté de l'amour, le jeu apporte son imprévu... (Mais, ici, le jeu est connu d'avance, car on triche avec le sort.)

tion avec Dudley Nichols, René Clair est entré dans le surréel à l'état pur avec une précision magnifique, mais sans recourir une seule fois au bric-à-brac de l'écran transluide et de la lumière condensée.

Le thème est élémentaire. Un vieil homme (Pop: l'acteur John Philiber) revient trois jours de suite

sur la terre et apporte à un jeune journaliste le journal qui paraîtra demain. Trois fois, le jeune homme (Dick Powell) dispose de l'avenir immédiat. C'est facile. René Clair nous a fait entrer dans le jeu et, à part le détail de la note initiale, le rationnel bien français lui sert à prouver la parfaite cohérence et la rigueur et l'absurde.

LETTRES

ARAGON CONTEUR

Pendant l'occupation, il m'arriva souvent d'imaginer ce que serait, après la guerre, la littérature de la Résistance, de la Clandestinité, du Maquis, et de quel profit promettait d'être, pour nos conteurs et romanciers, l'expérience d'une aussi belle et terrible aventure. L'ébranlement se ferait-il sentir en profondeur ou n'aboutirait-il qu'à une littérature de circonstance, analogue aux *Soirées de Médan* ou aux *Contes du Lundi* ?

La question reste posée. Je vois bien que la tension morale créée par la défaite et l'occupation continue à se faire sentir dans la production actuelle, mais si toute cette littérature n'aura pour l'avenir qu'une signification occasionnelle ou si elle sera considérée comme le point de départ d'une transformation de la sensibilité littéraire; je me le demande sans parvenir à fixer mon opinion. En d'autres termes, la crise de civisme patriotique que traverse en ce moment la littérature française est-elle un simple accident ? Qu'en restera-t-il lorsque, la pression des circonstances ayant cessé, nous serons rendus à la vraie liberté ? Une réaction de pessimisme est-elle à prévoir, qui ne serait que la suite du mouvement, aujourd'hui arrêté ou dévié, auquel les noms d'un J.-P. Sartre et d'un Albert Camus semblent devoir rester attachés ? Ces deux écrivains, passés à l'action politique, ont fait des disciples qui préféreraient peut-être rester fidèles à un idéal de parfait détachement et, dans ce cas, c'est tout le contraire de ce que nous voyons en ce moment qui se produirait. Nous retomberions dans l'anarchie intellectuelle des années 80 et 90. Le patriotisme fiévreux dont Aragon nous donne aujourd'hui l'exemple ne serait bientôt plus qu'un souvenir plus ou moins attendrissant.

Ces réflexions me sont venues à la lecture d'un recueil de contes que vient de publier l'auteur d'*Aurélien* et qu'il a intitulé *Grandeur et Servitude des Français*, avec ce sous-titre : *Scènes des années terribles* (la Bibliothèque française). Ce sont bien là les histoires de la Résistance et du Maquis telles que je me les représentais transposées dans la littérature écrite à l'époque où elles n'appartenaient encore qu'à la littérature orale et où j'entrevois qu'elles renouvelleraient pour dix ans au moins le roman français. Aragon était alors le poète de *Crève-cœur*, on ne lui prêtait pas de plus haute ambition, et il ne pouvait en avoir de plus haute en effet. Mais il eût été fâcheux, on en conviendra, qu'il n'exploitât pas les dons

de narrateur dont il avait fait preuve avant la guerre dans ses romans et qui lui ont assuré une place éminente au premier rang de la littérature actuelle. La logique de la situation exigeait qu'Aragon, écrivain révolutionnaire, écrivain patriote, écrivain résistant et clandestin et, par-dessus tout, grand poète et grand écrivain, devint une des vedettes de notre littérature libérée. La logique est satisfaite, et les nombreux admirateurs d'Aragon avec elle. Il est un des quatre ou cinq sur qui tous les yeux sont fixés depuis septembre dernier. Il n'est pas une ligne tombée de sa plume qui ne retentisse avec éclat et ne provoque l'approbation ou la discussion.

Les contes de la Résistance et du Maquis qu'il a réunis dans *Grandeur et Servitude des Français* accentuent encore, s'il est possible, l'évolution suivie par lui depuis qu'il a rompu avec le surréalisme, mouvement typiquement décadent et petit bourgeois, s'il faut du moins en croire les docteurs autorisés du marxisme. L'inspiration d'Aragon n'a jamais été plus « populaire » que dans ces contes, et j'en dirai autant de son style, puisque chez lui inspiration et style ne font qu'un, et cela non pas peut-être très naturellement, mais par principe. Une de ses intentions les plus mûrement délibérées est de substituer au français littéraire, au français écrit, au français bourgeois, un français parlé, vivant, dont la plastique, la syntaxe, les tours, l'accent varieraient avec les thèmes fournis par l'inspiration. Certes, je suis bien loin personnellement d'approuver pareil système qui, à mon avis, nous conduit tout droit à la désagrégation de tout ce qui reste d'à peu près intact et solide en France : la langue écrite, la langue littéraire, et quand, dans *Aurélien*, Aragon applique sa méthode à l'étude de la psychologie bourgeoise, je me sens aussi peu disposé que possible à la suivre, mais c'est avec d'autant plus de plaisir que je salue sa réussite lorsque, comme dans *Le Collaborateur*, un des meilleurs morceaux de *Grandeur et Servitude des Français*, il fait penser et parler les petites gens dans leur langage propre reconstitué avec son rythme et sa couleur.

Mais ce qui me touche le plus dans ce livre est encore sa sensibilité, son charme, la séduction très fine et j'allais dire très tendre qui s'en dégage sous le tragique des anecdotes et qui font voir en Aragon, écrivain de l'énergie révolutionnaire et française, le tempérament d'un vrai charmeur.

ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt.

QUAND PIERRE SEGHERS NOUS PARLE DE « POÉSIE 65 »

J'ai eu la curiosité de regarder sur le plan... littéraire de Paris l'emplacement exact de *Poésie* 45. Rive gauche, il va de soi ! le percheroir de Pierre Seghers est situé à égale distance de Montparnasse, du quartier latin et, hasard inhabituel ! du quai Conti. Pour l'atteindre, quatre étages, que par ailleurs je connais bien, et qui en valent six.

Dans le petit bureau de ce Flammant, venu à Paris d'Avignon, rien de superflu, ni d'ostentatoire. Par la haute baie vitrée, des cheminées et des toits, comme il sied aussi bien à l'horizon d'un poète, d'un poète de 1945...

D'un sourire de chez nous, il accueille ma question saugrenue : — Partons tout de même d'aujourd'hui, voulez-vous ? commençait-il. Je crois que le temps est venu de dégager la poésie actuelle du magnifique mouvement que fut la Résistance. Où va-t-on ? Le plus loin possible, il semble, de cette poésie d'art, de ce jeu poétique, sorte de tableau de chevalet littéraire dont le temps est passé, et qui risquerait maintenant de ne plus être que ce « bibelot d'innanité sonore » dont parle Mallarmé.

— Réaction... ? — Pardonnez-moi ! fait Pierre Seghers, avec un geste de regret, je n'aime pas beaucoup ce mot-là. Evolution, plutôt, vers toujours plus d'humanité. La poésie sera plus « de » l'homme que « de » l'artiste ; et, grâce à sa communicabilité, pénétrera enfin les masses. C'est le propre des poètes d'être toujours en avant de leur temps : « dada », le surréalisme, n'ont-ils pas figuré une sorte de bombe ato-

mique permettant la désintégration du langage, de longues années avant que les savants eussent réussi la désintégration de la matière. — Où placez-vous la poésie de demain ? — A hauteur d'homme. Et c'est cela qui me semble devoir heureusement caractériser l'époque littéraire à venir. Il faut que les maîtres des générations futures soient convaincus de cette élévation pour que les jeunes de 1965 soient enfin touchés par ce que j'appellerai la grâce poétique.

Déjà ils se mettent à l'œuvre, témoignant d'un zèle de néophyte d'ailleurs plus ou moins éclairé : tel jeune professeur de lycée n'a-t-il pas maladroitement centré sur Jules Laforgue son enseignement poétique de l'hiver dernier, au risque de fausser ou de lasser le goût de quarante élèves de seconde ?

Il n'est pas question, précise Pierre Seghers, avec une vivacité toute provocante, d'approfondir des mesures, auprès de jeunes, l'œuvre d'un ou même de quelques-uns de nos poètes modernes, mais uniquement (car c'est là l'essentiel) d'ouvrir leur esprit, par le truchement de tous les poètes, à la conscience poétique. Le jour n'est pas loin où l'on finira par comprendre que la poésie est l'homme et un inégalable moyen de connaissance.

Combien, qui le devinent dès à présent et que rebutent encore, à leur sincère regret, l'hermétisme hardi, l'énigme indéchiffrée de ces ellipses qui caractérisent la technique actuelle !

LU CETTE SEMAINE...

SLAVES ET GERMAINS, par Jacques Ancel (Armand Colin, éd.). — On a beaucoup dit, à l'heure où s'effondrait l'Allemagne hitlérienne et où les soldats russes victorieux faisaient leur entrée dans Berlin, atteignant, puis dépassant l'Elbe, que nous venions d'assister à la grande revanche des Slaves sur les Germains. C'était exact, en effet, et voilà pourquoi il n'est pas mauvais qu'ait paru, dans le même temps, le livre posthume de Jacques Ancel : *Slaves et Germains*, qui contient une belle synthèse de ce conflit séculaire. Nul n'était mieux préparé qu'Ancel à écrire une telle page d'histoire. Ce fut un de nos meilleurs spécialistes de géographie historique et il s'était consacré, presque dès le début de sa carrière, à l'étude des questions slaves. Aussi son livre, écrit après le désastre de la Pologne et avant l'agression hitlérienne contre l'Union soviétique, se termine-t-il pourtant par des lignes prophétiques, où l'auteur annonce et présente l'intervention du plus grand des Etats slaves pour arracher au germanisme provisoirement triomphant les peuples tchèques et polonais que leur désunion avait livrés à l'ennemi commun. Nous savons ce qu'a été, depuis, le reflux du germanisme. Peut-on le considérer comme définitif ? C'est une question à laquelle le livre d'Ancel ne répond pas, mais il fournit les éléments de la réponse. Lorsque les Slaves se dispersent et s'opposent les uns aux autres, comme ils le firent pendant des siècles, sous divers prétextes, la plupart d'ordre religieux, mais quelques-uns d'ordre social, ils deviennent une proie facile pour les conquérants allemands. Par contre, l'union des Slaves, aujourd'hui réalisée, refuse les Germains. On ne doit pas perdre de vue cet aspect de la question lorsqu'on étudie, par exemple, les vicissitudes de la nouvelle Pologne ou les efforts de Tito pour unir les Yougoslaves. Mais ce serait une erreur mortelle de considérer que les rapports entre Germains et Slaves sont toujours et nécessairement des rapports hostiles. Ils ont été, au contraire, souvent pacifiques. Des influences réciproques n'ont cessé de s'exercer, et c'est peut-être là ce qui importe aujourd'hui le plus, à l'avenir de la civilisation européenne.

Jacques MADAULE.

PAIX ARMÉE, de 1871 à 1914, par A. Roubaud (Armand Colin, éd.). — M. A. Roubaud, dans un volume de cette même collection Armand Colin, qui a déjà rendu au grand public de si éminents services, retrace l'histoire de la « Paix armée », de 1871 à 1914. Rien ne montre mieux à quel point il n'est pas, en histoire, de commencements absolus. Cette période relativement calme contient en puissance non seulement le conflit qui la termine, mais encore l'immense crise qui a suivi et qui est loin d'être encore terminée. Un des caractères les plus nets de cette crise est la perte par l'Europe de la prépondérance qu'elle avait exercée sur le reste du monde jusqu'au début de notre siècle. Or, cette prépondérance était déjà menacée lorsqu'éclata le premier coup de canon de l'autre guerre. Deux événements à quelques années d'intervalle avaient fort clairement annoncé la fin de l'hégémonie européenne : la guerre hispano-américaine, en 1898, et la guerre russo-japonaise, en 1904-1905. Dans les deux cas, une puissance européenne avait été contrainte de reculer devant l'agresseur américain et l'agresseur asiatique. Ce début de décadence, à l'heure même où l'Europe semblait à son apogée, aurait dû faire réfléchir les esprits lucides et leur montrer que tout grave conflit européen ne pourrait avoir désormais pour résultat que de précipiter le mouvement. Il ne semble pas que ce raisonnement ait été sérieusement tenu, et M. Roubaud lui-même n'indique la chose qu'en passant.

Par contre, il insiste, comme l'y invitait le titre même de son ouvrage, sur les caractères propres de cet étrange état de paix armée, où le monde a vécu, sans conflits majeurs, pendant plus de quarante ans. Tandis que les Etats obéissant à la fois à leurs craintes politiques et à des nécessités économiques que l'auteur ne semble pas croire déterminantes, continuent d'augmenter leurs armements, les diplomates s'efforcent, non parfois sans succès, d'aménager, par une série de compromis, un état d'équilibre instable et sans cesse menacé. Ce fut sans doute l'âge d'or de la diplomatie secrète. L'échec final montra bien que, si l'on voulait assurer la paix, il faudrait avoir recours à d'autres méthodes. Elles furent essayées, de 1919 à 1939, sans que le résultat ait été plus encourageant. Si l'histoire était jamais susceptible d'apprendre quelque chose aux hommes d'Etat, ils auraient beaucoup à tirer de cette double expérience. Mais les problèmes actuels se présentent sous un aspect tellement nouveau qu'on se demande si les exemples du passé sont susceptibles de leur donner des indications de quelque valeur.

J. M.

une FEMME

va être assassinée!

JEFF se redressa triomphalement. Un chœur de petites flammes dansaient autour de la grosse bûche dans la cheminée et un instant plus tard le feu faisait, en pétaradant, une entrée éblouissante et fort attendue.

— Chéri, dis-je, rien de tel que New-York en décembre et surtout rien de tel que 39 Gay Street en décembre à New-York. Je crois décidément que je suis la plus heureuse des femmes.

— Ravi de te l'entendre dire, ma chérie. Voudrais-tu maintenant me passer ce mot croisé ?

— Oh ! Jeff, tu l'as toute la semaine. Tu sais bien que celui du dimanche est à moi.

— Qui a allumé le feu ?

— Qui a préparé le déjeuner ? Qui a fait la vaisselle ?

— Haïla, es-tu, oui ou non, la plus heureuse des femmes ?

— Si je le suis. Dieu m'y garde, et si je ne le suis, Dieu m'y mette. Pourquoi cette question, Jeff ?

— Pour rien, ou plutôt si, parce que je crois qu'il vaudrait mieux pour toi que tu me passes ce mot croisé.

— Et infiniment mieux pour tous deux que tu ailles t'acheter un autre journal.

Nos regards se portent en même temps à la fenêtre. La tempête de neige vient de violer la neutralité du dernier petit coin de notre jardin. Jeff s'étend sur le divan et déclare d'une voix suave et résignée qu'il n'y est pour personne jusqu'au 30 avril inclus. Le téléphone sonne dans la chambre.

— Réponds, Jeff chéri.

— Qui a allumé le feu ?

— Qui a préparé le déjeuner ? Qui a fait la vaisselle ?

Jeff se lève. Je prends mon crayon, tends mes pieds au feu et cherche le 118 horizontal. Le dimanche est mon jour. Un long après-midi à muser, cocktails et dîner le soir dans un endroit que nous mettons une heure à chercher, cinéma. Si chaque jour est dimanche au ciel, j'aime le ciel.

Jeff revient au salon et considère d'un air pensif le jardin par-dessus ma tête.

— Eh bien ! Qui était-ce ?

— Frank Lorimer.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Frank Lorimer ?

— Première fois que j'en entends parler. Il craint qu'une amie à lui ne soit assassinée d'une minute à l'autre.

— Quoi ?

— Il suggère que je le rencontre au Belfast Bar dans Thompson Street. Il a l'air de penser que je suis exactement l'homme qu'il faut pour conserver une femme en vie.

— Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à la police ?

— C'est certainement un libéral. Il doit considérer que le dimanche est son jour de sortie.

— A moins qu'il ne croie tout ce bluff que les journaux racontent sur Jeff Troy, le talentueux détective amateur...

— Et sa prestigieuse collaboratrice, Haïla Troy. Allons, viens-tu avec moi au Belfast ?

— J'étais en train de me le demander. Qu'est-ce que nous allons faire là-bas, sérieusement ?

— Prendre un verre. Ce M. Lorimer doit me connaître de vue. On peut le supposer du moins.

Sortis en force, les chasse-neige guerroyaient contre la tempête. Mais leur défaite, hélas ! paraissait assurée. A la Sixième Avenue, nous abandonnâmes tout espoir de trouver un taxi. Traverser Washington Square fut tout à la fois une agonie et un exploit. Accrochée au bras de Jeff et soutenue par la perspective du cherry que M. Lorimer se devait de m'offrir au terme de notre randonnée, je tenais tête aux rafales. Enfin, Thompson Street fut en vue et cinq hautes marches eurent tôt fait de nous introduire dans les chaudes profondeurs du Belfast dont l'enseigne grinçait d'un air engageant et vaguement complice. Le Belfast n'était pas de ces cafés mi-restaurant, mi-bar où s'insinue entre les effluves d'oignons frits et de « hamburger », l'aigre relent de la bière. L'odeur de la susdite l'emportait sans équivoque et le comptoir, un de ces superbes morceaux de cuivre et d'acajou de l'époque victorienne qui ont réussi le joli tour de force de survivre à la prohibition, était le pôle d'attraction, presque l'unique pièce de mobilier, compte tenu de quelques box minuscules tassés dans une encoignure avec leur fourniment de chaises et de tables.

Refuge parfait pour maris en rupture de tyrannie conjugale, tel m'apparut l'endroit. Je me fis l'effet d'une intruse. Au comptoir, une douzaine de clients suivaient d'un œil appréciateur les évolutions du barman. A un téléphone mural un homme faisait un numéro. C'était parmi

par KELLEY-ROOS

Traduction de

Simone JACQUEMONT

ces gens que devait sensément se trouver Frank Lorimer.

— Qu'est-ce que ce sera pour vous ?

Le vieux barman sembla faire une question d'importance qu'il était bon de considérer. Une frange de cheveux gris

couronnant un crâne dénudé et dans la maigre face ridée, deux yeux pâles étrangement scrutateurs. Prenant un cendrier sous le comptoir, il l'essuya avec sa manche et le plaça devant nous.

— Une bière, dit Jeff.

— Et la dame ?

Avant que j'aie pu répondre, une voix glapissante cria derrière moi :

« Hé, garçon ! Deux autres ! » et je vis un petit homme avec de grosses joues rouges comme des pommes et d'épais sourcils se pousser près de moi au comptoir. Il allait répéter sa commande au barman qui le fixait, mais celui-ci le coupa :

— Vous ne voyez pas que je suis en train de servir cette dame ? Madame, qu'est-ce que ce sera pour vous ?

— Un sherry, s'il vous plaît.

— Sherry et bière. Très bien. Il prit les deux verres que le petit homme avait posés sur le comptoir et lui demanda posément : « Votre ami là-bas, dans le box, prendra aussi la même chose ? »

— Puisque je viens de vous le dire !

Le barman le fixa de nouveau et aligna les verres sans répliquer.

Ses mains dansaient littéralement. On ne pouvait mieux les comparer qu'à des danseuses en les voyant sortir les bouteilles, les décapuchonner, jeter la glace dans le shaker, puis le gin, presser les citrons, remuer, verser. Tout le monde regardait cette prodigieuse performance.

— Vous connaissez rudement bien le métier, résuma Jeff.

— Il suffit d'apprendre. Le vieil homme eut un bon sourire modeste qui acheva de me le rendre sympathique. Je voulus à mon tour le complimenter mais déjà il se hâta vers d'autres clients. Jeff m'entraîna vers une des tables. Nous restâmes un moment à observer dans la glace du bar les visages qui s'y reflétaient. Plusieurs clients étaient entrés mais aucun ne s'était présenté comme étant M. Lorimer. Je regardai la pendule dans sa réclame de whisky. Nous avions attendu quarante-cinq minutes.

— Chéri, combien de temps allons-nous moisir ici ?

Pour toute réponse Jeff m'offrit une cigarette et tira une allumette de la boîte qu'il avait prise sur le comptoir, près du cendrier. Mais il ne s'en servit pas. Il regarda quelque chose à l'intérieur et, sans rien dire, me la passa. Les mots étaient écrits au crayon en caractères d'imprimerie. C'était d'abord un nom : « Sally Kennedy ». Puis une adresse : « Hôtel Royal, chambre 807 ». Enfin, souligné deux fois : « Faites vite ».

— Jeff, comment Lori...

Il arrêta le nom dans ma bouche. Je jetai un coup d'œil alentour. L'activité du barman, l'air de béatitude des consommateurs, comme leur indifférence mutuelle, conférait à ce quelconque petit bar de quartier un je ne sais quoi de banal et de morne où les mots que nous venions de lire ne trouvaient pas d'écho... Nous sortîmes. La tempête continuait de faire rage. Un fiacre était en vue. Nous lui fîmes signe. Autant qu'il était possible de s'en rendre compte, nous n'étions pas suivis.

— Kennedy... Ce nom me dit quelque chose, dit Jeff.

— A moi aussi. N'est-ce pas la fille de ce millionnaire excentrique, quelque chose comme son unique héritière ?

— Mais oui ! Le vieux Hiram Kennedy. Mort il y a déjà pas mal de temps. Est-ce qu'on n'a pas récemment parlé d'elle dans les journaux ?

— Le Greyhelm ! J'y suis. Elle avait été internée par les Japonais et faisait partie du dernier convoi du Greyhelm.

— Il devait y avoir une photo d'elle ?

— C'est probable, mais je ne m'en souviens pas. Vingt minutes plus tard nous frappions à la porte du 807. Au bout d'un instant une voix lointaine nous cria : « Entrez ! »

Nous entrâmes dans un grand salon encombré de valises à moitié ouvertes et de vêtements disséminés un peu partout. Une porte s'ouvrit.

— Miss Kennedy ? demanda Jeff.

— C'est moi.

Bien qu'usé et fané, le peignoir de bain qui l'enveloppait jusqu'au menton ne parvenait pas à ternir l'éblouissant éclat du visage qui en émergeait. Une frange de longs cils, brillant comme de l'ébène sur la blancheur crémeuse de la peau, une chevelure rousse et bouclée et, de chaque

côté de la bouche rouge et charnue, de dansantes fossettes, tels étaient les traits dominants de cette radieuse apparition. Pour l'instant les fossettes ne bougeaient pas car le visage de Sally Kennedy exprimait la perplexité. « J'attendais un groom, dit-elle. » La voix était grave, un peu rauque.

— Je suis Jeff Troy, Miss Kennedy. Ma femme...

Elle salua et attendit, visiblement surprise.

— Miss Kennedy, nous... enfin je... Un homme du nom de Lorimer nous a demandé... Jeff pataugeait lamentablement.

— Frank Lorimer ! Son visage se détendit. Ah ! je vois. Vous êtes venus pour me sauver la vie.

— Pas sans votre permission.

Elle avait un rire charmant. Je vis que Jeff y était sensible. Elle aussi.

— Je suis enchantée de voir que vous le prenez aussi bien. Je vous assure que j'eusse été la première à vous donner raison si vous vous étiez mis en colère. Battre la campagne un jour pareil ! Non, vraiment, je ne sais que devenir avec Frank. Tout cela est tellement stupide. Enfin, monsieur, comment, à peine débarquée, aurais-je eu le temps de donner à quelqu'un le motif de me tuer ?

— Vous avez été l'hôte des Japonais, je crois ?

— A Hong-Kong. Je suis arrivée la semaine dernière. Et Frank... Oh ! c'est un très brave garçon, n'était cette étrange lubie. Mais un homme qui boit, vous le savez, est malheureusement sujet aux lubies.

— Oh ! dit Jeff faiblement, Frank se... cuite ?

— Hélas !

— Eh bien ! Vous me voyez ravi d'apprendre que votre vie n'est pas en danger, Miss Kennedy. Après Hong-Kong, je suis sûr que ce doit être un fameux soulagement pour vous. Permettez-moi une question. A quoi ressemble le gars Frankie ?

La bouche de Miss Kennedy s'arrondit d'étonnement.

— Vous voulez dire que vous ne l'avez jamais vu ?

— Non, pas précisément. Et Jeff, un peu penaud, raconta le coup du téléphone, notre visite au Belfast et le message sur la boîte d'allumettes.

Elle l'écoutait sans arriver à dissimuler un amusement qui, finalement, éclata en un rire plein de sympathique réprobation.

— Monsieur Troy, comment avez-vous pu donner dans de telles absurdités ? Quoi ! C'est du pur Dick Tracy.

Jeff, vexé, l'assura qu'il ne lisait pas Dick Tracy par crainte des cauchemars. Nous primes congé. Prodigieuses avec un charme irrésistible, les excuses de Miss Kennedy me parurent légèrement nuancées d'ironie.

Nous arrivions dans le hall. Un couple nous précédait à la sortie. Un gigantesque portier bardé jusqu'aux dents d'une solennelle livrée marron s'adressa à l'homme : « Monsieur Troy ? »

— Hé, dit Jeff, c'est moi Troy.

— Jeff Troy ?

— Soi-même !

J'ai quelque chose pour vous. Il tendit à Jeff une enveloppe sale et froissée au dos de laquelle était tracé au crayon : « Suis pisté. Vais essayer de les semer. Venez chez moi dès que possible, 719 West 49th Street. Vous paierez davantage. » C'était signé : « Lorimer ». Jeff ouvrit l'enveloppe. Elle contenait 78 dollars.

— Il y a longtemps qu'on vous a remis ça ?

— Cinq, dix minutes...

Jeff lança une pièce au portier qui l'attrapa avec une adresse étourdissante, fruit de longues années d'expérience.

— 78 « bucks » ! Probablement tout ce qu'il avait sur lui. Frank a le courage de ses hallucinations.

La seule chose qui distinguât le meublé de Frank Lorimer de tous les meublés qu'abritait West 49th Street était un devant de porte vierge de toute neige. Le responsable de ce miracle, penché sur sa pelle, nous regarda franchir le seuil. « Vous cherchez ? » A peine Jeff l'eût-il informé qu'il s'approcha vivement et sans préambule :

— Vous êtes Jeff Troy ? J'ai un message pour vous. Et baissant le ton : Frank est toujours pisté, mais il va essayer d'être au tabac du coin de la 72^e et Broadway. D'ici une demi-heure. Rejoignez-le.

Il reprit son travail.

— Je suppose, dit Jeff, que vous pensez vous aussi que Frank est un peu...

— Cinglé ? Oh ! non. Sur un point seulement.

— Miss Kennedy ?

L'homme hochait la tête sincèrement contristé.

— Faut-il vous dire que le vieux Hiram était très bon pour Frank du temps où celui-ci était son chauffeur. Alors Frank, c'est forcé, se sent une dette de reconnaissance vis-à-vis de sa fille. Et dire que tout ça est de ma faute !

???

— Hé oui ! Le truc dans le journal, la semaine der-

nière, vous savez bien. Un camion qui est monté sur le trottoir dans Madison Avenue et l'a manquée de justesse. J'ai eu le malheur de le lui montrer. Si vous aviez vu mon Frank. Il jurait que ce n'était pas un accident, il était fou. Il paraissait — je vous répète ce qu'il m'a dit — que quelqu'un aurait intérêt à faire disparaître la demoiselle avant son anniversaire qui tombe à la fin de la semaine prochaine. Vous la connaissez, Miss Kennedy ?

— Nous lui avons parlé.

— Vous avez plus de chance que Frank. Chaque fois qu'il téléphone, elle raccroche. Oh! ça ne l'empêche pas de recommencer.

— Il l'aime beaucoup ?

— Il en est toqué! Autant comme du père. Par exemple, pour ce qui est du reste de la famille, il ne peut pas la digérer. Il est juste de dire que c'est le demi-frère du vieux Hiram, Louis Kennedy, qui flanqua Frank à la porte dès qu'il fut mort. Ah! il ne faut pas lui en parler, et de sa femme Thelma non plus! Alors, vous y allez, le retrouver ?

— Comment est-il? demanda Jeff sans répondre à sa question.

Le bonhomme se gratta le menton. Son embarras semblait sincère.

— Pas facile à dire. Ecoutez voir. Il a un manteau noir, un chapeau noir. Ah! et tenez, un cache-col rouge, mais d'un rouge, bon sang, à rendre fou un taureau. Dites donc, si vous le voyez, tâchez tout de même de le raisonner.

— Promis! lui cria Jeff. Au plaisir!

Le vent glacé de l'Hudson hurlait après nous. A Broadway, nous sautâmes du bus pour nous engouffrer avec délices dans la bouche béante et chaude du métro de la 50^e. C'est en descendant que nous entendîmes les coups de sifflet. L'écho s'en répercutait dans tout le souterrain. Sur la plate-forme nous vîmes les rames arrêtées. Il y avait quelques personnes, toutes étrangement immobiles. Je tenais le bras de Jeff. Il fit un pas en avant. On soulevait des rails le corps inanimé. Je vis le manteau noir, le chapeau noir. Un employé se pencha sur la voie et se redressa un morceau d'étoffe rouge à la main. On hissait le cadavre sur le quai. La tête retomba. Ce visage maigre et ridé, cette frange de cheveux gris. Je serrai le bras de Jeff. Frank Lorimer avait été dans le bar en même temps que nous. Il s'y était trouvé tout près de nous. Il nous avait parlé. Frank Lorimer était le barman du « Belfast ».

L'ambulance municipale descendit l'avenue. La foule se dispersa. Un accident s'était produit: un homme âgé avait roulé sous une rame de métro. Mais je me répétais que ce n'était pas un accident. Frank Lorimer avait été assassiné. Assassiné parce qu'il savait la vie de Sally Kennedy menacée et qu'il avait essayé de la secourir.

— Jeff, dis-je, il avait donc raison. Il faut avertir la police.

— Tu as quelque chose à lui dire?

— Il me semble...

— Qu'un ivrogne avait des visions? Que dans une crise de soulagement il s'est jeté sous le métro? Nous n'avons pas la plus petite preuve pour étayer notre conviction du meurtre.

— Alors?

— Alors, avertissons Sally Kennedy. Qu'elle demande elle-même la protection de la police. Elle ne peut que l'obtenir et pronto.

De la cabine publique où nous téléphonâmes, la standardiste du Royal nous répondit que Miss Kennedy était sortie. Que faire? Attendre? Quand le meurtrier était plus que jamais sur ses traces? L'homme du meuble de la 49^e avait parlé d'un oncle et d'une tante, Louis et Thelma Kennedy. Sur l'annuaire des téléphones il n'y avait pas de Louis Kennedy mais une Thelma Kennedy dans la 74^e West Street.

— Mrs. Kennedy?

— Oui, qu'est-ce que c'est?

La voix aigre, sèche était parfaitement assortie au reste de sa personne, assortie aux cheveux mal teints et ridiculement frisés, assortie au regard méfiant, à la bouche mince et amère. Son maquillage outré, ses vêtements criards affichaient sa prétention à paraître trente ans au plus, mais derrière cette outré caduque façade, on avait tôt fait de découvrir une femme dont les cinquante ans étaient bel et bien sonnés.

— Puis-je vous parler? demanda Jeff.

— Je regrette.

D'un geste elle indiqua une table de bridge où trois femmes étaient assises dans l'immobilité d'un tableau vivant. N'eût été l'éloquente curiosité de leurs regards dardés sur nous, on les eût pris pour des mannequins. Mais comme Jeff insistait, l'une d'entre elles se leva. Les autres en firent autant et quoiqu'eût pu faire leur hôtesse pour les retenir, elles passèrent en hâte leurs manteaux et disparurent. Impassible, Thelma Kennedy nous fit entrer dans le salon. L'état du mobilier, assez beau mais délabré, attestait la décadence de la branche cadette des Kennedy.

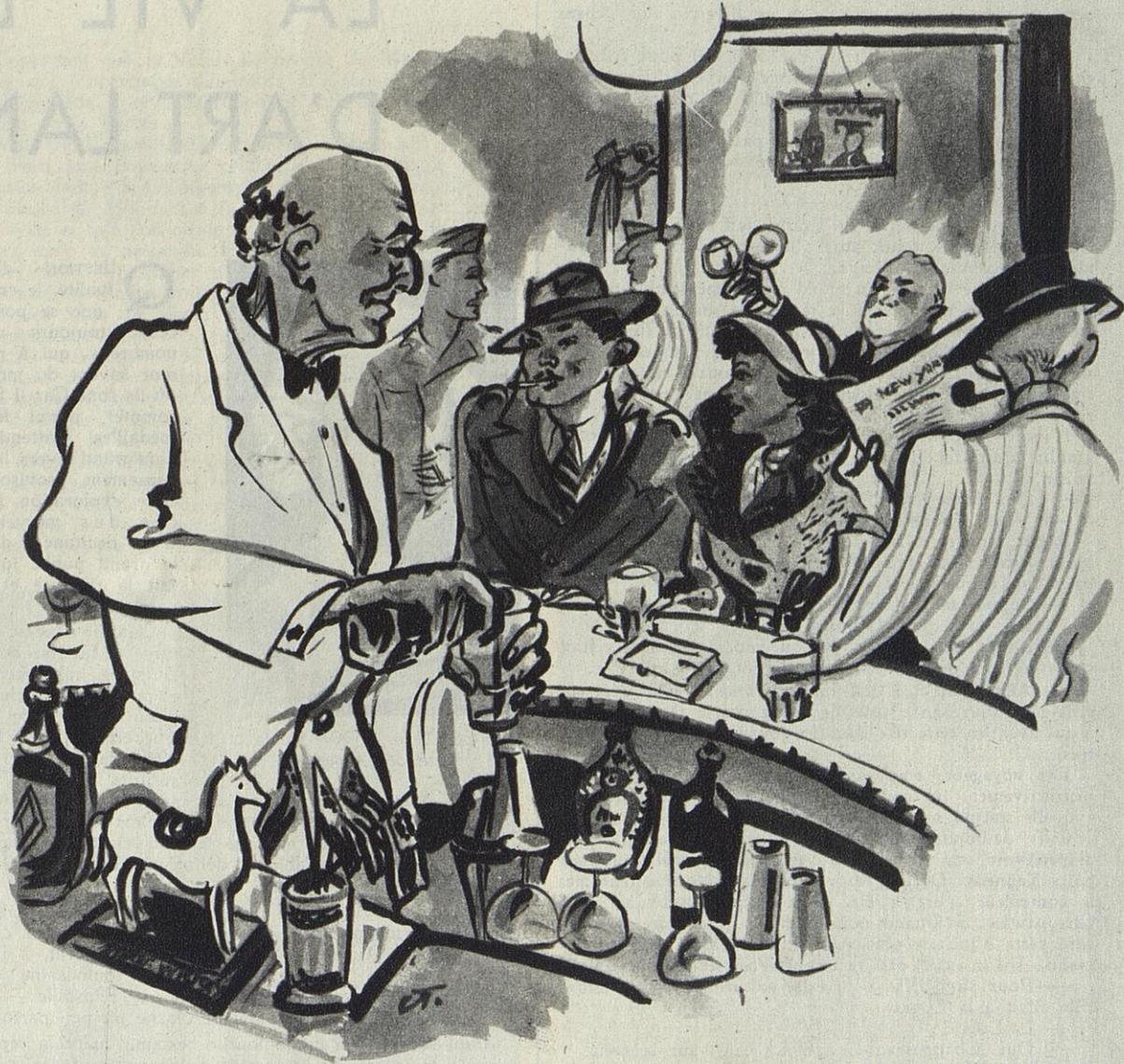
— Nous avons de sérieuses raisons de croire, dit Jeff tout de go, que votre nièce court un danger.

— Je ne comprends pas...

— Vous allez tout de suite comprendre. Connaissez-vous Frank Lorimer?

— Comme on peut connaître le chauffeur de son beau-frère. Pourquoi?

— Il voulait venir en aide à votre nièce et il est mort: cet après-midi à deux heures, tué par une rame de métro. Nous sommes certains qu'il a été assassiné.



Dessin de Claude TOLMER.

Thelma écoutait sans sourciller, raide et méprisante dans son fauteuil.

— Vous vous trompez assurément. Lorimer était un ivrogne fiéffé. Il sera tombé sur la voie.

Jeff fit un effort pour ne pas la contredire et demanda:

— Savez-vous où se trouve actuellement votre nièce?

— Comment le saurais-je? Elle voyageait continuellement depuis la mort de son père. Voilà des années que je l'ai perdue de vue.

— Vous n'ignorez tout de même pas son retour à New-York ?

— Je ne l'ai vue ni ne lui ai parlé, affirma-t-elle, péremptoire. Et je ne vois pas pour quelle raison sa vie serait en danger.

— Pour une raison bien simple, riposta Jeff du ton de quelqu'un qui sait parfaitement de quoi il parle. Son anniversaire est la semaine prochaine et il ne serait pas indifférent à certaine personne qu'elle meure d'ici-là.

Instantanément le regard de Thelma Kennedy se durcit.

— Voudriez-vous insinuer par hasard que je pourrais être cette personne? Et bien, croyez-le ou non, cela m'est égal — tout m'est égal maintenant! — je ne voudrais pas toucher à un centime de ses millions.

Jeff ignora cette sortie.

— Dans le cas où votre nièce disparaîtrait, Mrs. Kennedy, sa fortune va à qui ?

— Elle aurait dû aller à mon mari, le demi-frère d'Hiram.

— ...Aurait dû ?

— Louis est mort, prononça-t-elle d'un ton solennel qui contrastait avec cette lueur de triomphe dans ses yeux par quoi elle nous défiait. Mort il y a trois ans. Je sais, je viens ensuite. Mais c'est trop tard. Ma vie est gâchée. Tout cela est de la faute d'Hiram. Il détestait mon mari. Il détestait d'avoir un frère plus jeune que lui de trente ans, comme il détestait d'avoir une jeune belle-mère. Il savait que Louis avait peu de chance de survivre à Sally, il fit donc cette clause dans son testament que l'argent irait à Louis après elle. Et ce faisant, il envoya Louis à la mort. Les gens ont dit qu'il aimait trop la vie pour s'être suicidé. Mais je sais, moi, qu'il l'a fait. Je sais qu'il n'aurait pas pris une barque ce jour-là pour traverser le Sound s'il n'avait eu l'intention de ne plus revenir et de sombrer dans la tempête. On n'a même pas retrouvé son corps.

Jeff se leva vivement.

— Excusez notre intrusion. Nous espérons que vous pourriez nous aider à trouver votre nièce.

Elle nous salua à peine et fit claquer la porte sur nous. Je dus courir pour rattraper Jeff qui hélait un taxi. Devant l'hôtel Royal une élégante jeune femme, un sac de voyage écossais à la main, sautait dans une voiture comme nous nous arrêtions. L'éblouissante chevelure rousse flamboyait l'espace d'une seconde à la portière. Nous la sui-

vîmes. Elle remontait Park Avenue à un train d'enfer. Les rails de tramway commençaient à surgir du sol et Park Avenue à changer son chic princier pour une tenue plus faubourienne.

— Jeff, où peut-elle aller avec une telle hâte ?

— Je ne serais pas étonné que ce soit à la gare de la 125^e.

Il ne se trompait pas. Nous vîmes Sally s'engouffrer dans le hall de la gare et arrivâmes sur le quai vide comme le train démarrait.

— Le diable m'emporte! dit Jeff. Je la sauverai, même si ce doit être le dernier acte de ma vie.

Les quatre voitures que nous traversâmes étaient pleines mais de Sally Kennedy, point. Le « steward » du wagon-restaurant nous fit signe de ne pas entrer. Je faillis là manquer. Elle était assise à une table de quatre entre la fenêtre et une énorme femme en vert. Le menu qu'elle tenait ouvert cachait son visage, mais non l'ardente chevelure rousse.

— Miss Kennedy! appela Jeff, ignorant le « steward ».

La carte tomba de ses mains, laissant voir son visage bouleversé d'effroi. Puis elle se ressaisit. Sa bouche dessinait vivement un adorable sourire encadré de fossettes qui ne parvint pas tout à fait à donner le change. Le regard restait circonspect.

— Les Troys! s'exclama-t-elle. Quelle chance! Il y a... il y a si longtemps...

— N'est-ce pas? enchaîna Jeff, prenant le parti de la gaieté. Nous aurions beaucoup de choses à nous dire. Voudriez-vous nous retrouver...

Elle eut un rire nerveux.

— Oui, bien sûr. Où êtes-vous assis ?

— Dans la dernière voiture.

— Je vous rejoins. Je vous rejoins tout de suite. Elle eut un geste implorant vers la porte.

Quelque chose était arrivé à l'héritière des Kennedy. Quelque chose qui la faisait fuir la ville comme si un million de diables eussent été à ses trousses. Quelque chose qui, même dans l'indéniable sécurité d'un wagon-restaurant bourré de monde, semblait lui faire craindre de nous parler. Je jetai un rapide coup d'œil sur ses voisins de table. La dame en vert beurrerait pacifiquement une tartine. De leurs deux vis-à-vis, l'un était perdu dans la contemplation du paysage, l'autre inscrivait minutieusement son menu. Et cependant, Sally, consciente maintenant du danger qui la menaçait, semblait le sentir tout proche.

Le dernier compartiment était un compartiment de fumeurs à moitié vide. Le contrôleur venait vers nous. Jeff lui expliqua que nous n'avions pas eu le temps de prendre nos billets. « Très bien », fit-il conciliant et jovial et, tirant son carnet, il attendit.

— Où allez-vous? demanda Jeff.

— Nulle part. C'est mon jour de service aujourd'hui.

— Je veux dire... le train? précisa Jeff.

LA VIE DES MUSÉES D'ART LANGUEDOCIENS

Les quatre voyageurs présents se tournèrent vers nous, avec cette alacrité des humains à profiter de la moindre occasion qui leur est offerte de se divertir aux dépens d'autrui.

— Vous êtes dans le train de 15 h. 40 pour Albany, énonça le contrôleur de son même ton conciliant, celui dont on use pour manier une foule ou mater un fou. Désirez-vous aller à Albany ?

— Non, dit Jeff. Vous n'avez pas autre chose ?

— Tarrytown, Ossining, Chappawan, Oscawana...

Jeff se tourna vers moi.

— Que dirais-tu d'Oscawana ?

Pour toute réponse, je lui souris. Jeff sourit au contrôleur, lequel, en souriant aussi, lui remit deux tickets dûment poinçonnés et s'éloigna.

L'incident était clos, au grand regret, me sembla-t-il, de nos voisins parmi lesquels je remarquai un nouveau venu très décidé à engager la conversation. La neige lui fut un thème admirable que sa loquacité ne parut pas près d'épuiser de sitôt. Jeff n'écoutait pas. Il fumait cigarette sur cigarette. Tarrytown, Ossining disparurent. « Nous aurions dû rester dans le wagon-restaurant », dit-il.

L'interminable causeur exhibait maintenant une photographie qu'il tendit, non sans grands mystères, à son voisin.

— Qui pensez-vous que ce soit ? lui demanda-t-il.

— Vous, répondit l'autre.

Il parut navré et la lui arrachant des mains, il la passa à un autre, nous faisant signe de nous joindre à cette palpitante enquête.

— Supposons que vous ne sachiez pas que c'est moi, qui pensez-vous que cela puisse être ?

Ce n'était pas autre chose que notre homme, c'était son long nez pointu, ses yeux clignotants.

— Allons, dit-il à Jeff lui bourrant les côtes avec un sans-gêne ahurissant. Vous ne voyez pas la ressemblance ? Vous avez vu cette tête dans les journaux des millions de fois...

Des voyageurs emplissaient le compartiment. Je jetai instinctivement un coup d'œil à la portière afin de voir à quelle station nous venions de nous arrêter.

Jeff ! Je bondis dans le couloir. Derrière la gare je venais d'apercevoir une petite auto verte dans laquelle montait Sally Kennedy. Déjà le train s'ébranlait. Nous entendîmes le contrôleur crier : « Hé ! ce n'est pas Oscawana, c'est Chappawan ! » Quand nous fûmes sur la place, la voiture verte n'y était plus. Un taxi attendait. Jeff lui demanda s'il n'avait pas remarqué une jeune fille rousse.

— Pour sûr ! Elle a pris la voiture de Jim Meron. Elle allait à la Loge.

— La Loge ?

— Oui, Chappawan Lodge. Là-haut, sur la crête.

— Ah ! Chappawan Lodge ! Justement, nous y allons aussi. Pouvez-vous nous conduire ?

Nous fûmes rapidement hors de la petite ville. Le vent tourbillonnait au-dessus des champs couverts de neige. Jeff, assis sur l'extrême bord de son siège, inspectait les lieux, son poing gauche battant la paume de sa main droite avec une régularité qui me donnait le frisson.

— Chéri, dis-je, il n'y a plus personne entre nous et Sally maintenant. Nous ne sommes pas suivis. Que peut-il arriver ?

— Elle n'est peut-être pas en train de fuir quelqu'un mais de courir vers quelqu'un, vers ce quelqu'un qui veut sa mort.

— Mais Jeff, elle a quitté le train de son plein gré !

— Nous ignorons ce qui s'est passé dans le wagon-restaurant.

— Mais elle serait venue à nous si elle s'était sentie réellement menacée.

— Peut-être n'a-t-elle pas confiance en nous.

Nous abordions un virage en épingle à cheveux et, brusquement, Chappawan Lodge apparut. Avec son toit plat et carré couvert de neige, sa façade décorée de briques rouges, il ressemblait à un gigantesque gâteau d'anniversaire. Une allée étroite conduisait à une porte cochère treillisée. La voiture verte s'en retournait. Nous dûmes attendre pour lui laisser le passage et nous vîmes pendant ce temps Sally Kennedy monter les marches du perron, ouvrir la porte et disparaître.

Le hall, où nous entrâmes, était vaste et sombre. Il y avait des tapisseries aux murs, des rideaux de cretonne vive aux fenêtres. Un escalier orné de rhododendrons se divisait, après trois marches, en deux parties. J'aperçus, montant celui de gauche, une paire de knickerbockers de tweed brun et ballottant sur une des jambes, un sac de voyage écossais.

— On la conduit à sa chambre, dis-je, montons-nous ?

— Un instant !

Nous étions seuls. Jeff se dirigea rapidement vers le bureau de la réception qui se trouvait à droite de l'escalier et, feuilletant le registre, me le montra. Le dernier nom inscrit était celui de Mary Thompson, de New-York.

— Elle veut se faire passer pour Mary Thompson...

— Vous désirez ? dit une voix derrière nous.

L'homme au « tweed » brun se tenait au pied de l'escalier. Blond, légèrement chauve, un sourire commercial aux lèvres et, par-dessus tout, terriblement correct, il n'y avait pas à s'y tromper, c'était le type même du parfait hôtelier.

— Nous sommes des amis de Miss Thompson, et nous voudrions la voir. Quel est le numéro de sa chambre ?

— Le 12 au premier, répondit-il aimablement. Mais Miss Thompson a donné l'ordre qu'on ne la dérange sous aucun prétexte. Elle a tellement besoin de repos.

(A suivre.)



Figurine. Tête du XV^e siècle au musée des Augustins.

QUESTION d'actualité, je crois, que se posent ceux, toujours plus nombreux, qui à présent savent du moins où ils sont. Car il faut compter, parmi les... médailles inattendues d'un grand revers, heureusement provisoire, cette exploration forcée des merveilles d'art occitanes, dont le grand public ignorait la richesse et la variété.

Quatre années durant, ce fut pour beaucoup de nos artistes, et pour tous nos chefs-d'œuvre, l'exode et l'hébergement. En 1940, par un souci de sécurité pure, on eut

recours à ce lointain Languedoc que l'on devait quitter après 1944, avec la conviction que, dans le domaine de l'art aussi, la France est une terre d'éclectisme, magnifiquement composé inaliénable et définitivement « intégré », d'affinités et de contrastes.

On sait la vitalité de nos musées de « zone libre » pendant l'occupation, et les nombreuses expositions consacrées, aux Augustins de Toulouse notamment, à l'art vivant à l'art rétrospectif, à l'école toulousaine des XVII^e et XVIII^e siècles. A présent, on se réinstalle — et c'est, forcément, le même son de cloche un peu partout !

Paul Mespilé me dit la lourde besogne que cela représente : le musée est important, l'aménagement des salles de peinture indispensable avant la remise en place des hautes toiles classiques qu'abritait, ces dernières années, le pittoresque château de Saint-Félix. Le Christ célèbre de Rubens, les Champs-Élysées de Corot, Reni, Delacroix, Poussin, Breughel, Ingres, Boucher, Mutillo attendent, face au mur, l'installation définitive... Sur des socles vides je lis, avec celui de Rodin, ces noms qui font la fierté de notre Languedoc : Falguière, Mercier, Maillol, Bourdelle... Ce n'est pas cette fois-ci que j'admirerai à nouveau — et peut-être aussi pour de familiales raisons ! — l'épouvantable flagellation de Henri Pader, peintre du Roy...

Les Augustins sont en devenir ! Mais du moins aurai-je vu dans le cloître fameux, à peine démolie sous l'arcade protectrice des briques roses, la collection unique des chapiteaux gallo-romains qui n'est jamais partie, non plus que les gisants solennellement endormis à terre... Myope et mitré, le nez au mur, posé là pour quelques jours seulement, un petit évêque de pierre semble déchiffrer à grand-peine il ne sait quelle inscription latine !... Dans un escalier, nous rencontrons le gardien-chef. Au mur, quelques toiles sincères et naïves : « C'est de moi ! » précise-t-il, soucieux comme toujours de documentation exacte. « Dans les journaux, « ils » m'ont fait des ar-



« La Modiste », de Toulouse-Lautrec. Frais visage au milieu du morne atelier. Ironie encore, mais quelle tendresse !

ticles, m'appelant le douanier Rousseau de Toulouse ! Trop ! C'est trop ! » et il hausse indulgemment les épaules. Contre lui, un petit chat noir ronronne, après nous avoir fidèlement accompagnés au cours de notre périple. J'ai envie de l'emporter à Paris... « Je voudrais savoir... si c'est un grand seigneur et comme il se nomme. » Apollon ? Antinoüs ? Narcisse ? Eh bien ! C'est Minet, tout simplement ! Et l'on dira que les Toulousains exagèrent !

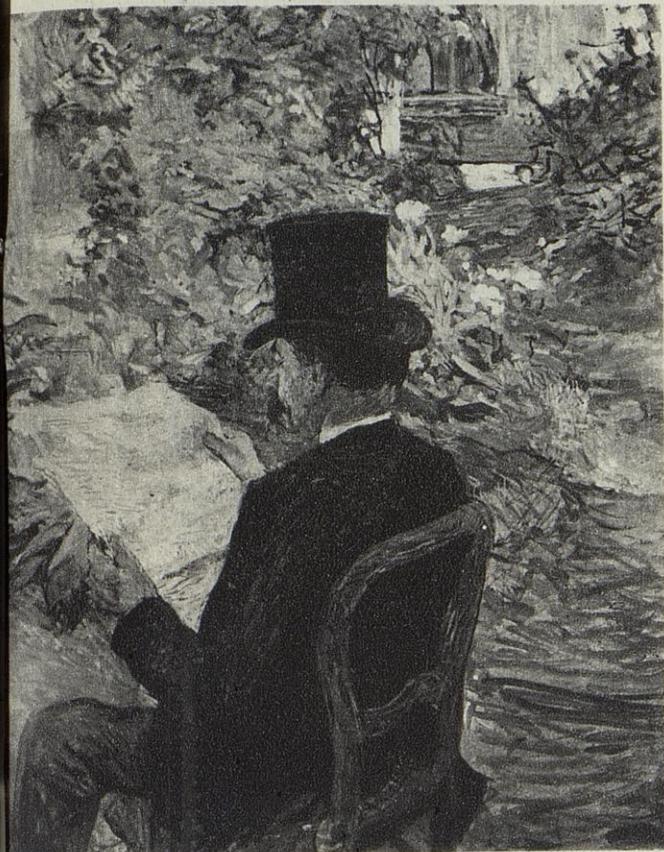
Plus haut, sur la voie du retour, c'est, à Montauban, le musée Ingres qui abrita, me dit Félix Bouisset, les œuvres les plus importantes du musée du Louvre avant qu'on ne les transportât dans le Lot, à Montal et à Saint-Céré. Quant au musée Ingres, après de nombreuses pégrinations, en 1943, d'Urval à Cieurac et Latreyaac, il a enfin pris, en juillet dernier, le chemin du retour sans avoir souffert de son exil. Ici aussi, on prévoit des réparations dans les salles de peinture et une présentation nouvelle des tableaux. Mais, d'ores et déjà, Ingres est chez lui.

Nous voici enfin à Albi l'incomparable, riche à la fois de son histoire, de ses pierres, de son ciel, de sa cou-



La maison d'Yves Brayer. Le peintre nordique trouve son inspiration sous le soleil de l'Albigeois.

leur, de son fleuve et de ses jardins... et qui ne pouvait se contenter, comme toute autre cité eût pu s'en enorgueillir, d'un simple musée « de province » dans le cadre merveilleux du Palais archiepiscopal de la Berbie. Cadre unique, permettant jusqu'au paradoxe hardi d'instaurer là, à l'ombre même de la cathédrale, l'œuvre entier, ou presque ! de l'enfant prodigue revenu, sans repentance, dans l'Albigeois de ses pères. Car Toulouse-Lautrec, comme Ingres à Montauban, est ici chez lui et, loin de quitter son domaine, à la défaveur des événements que l'on sait, toutes ces dernières années, il a reçu. Dans ce musée d'Albi, si providentiellement enrichi et animé par



Un Toulouse-Lautrec rarement reproduit, M. Dihau lisant son journal. Un portrait dont l'allure désuète souligne encore l'ironie.

Cependant que la Vénus de bronze de Maillol, après deux ans d'hommages admiratifs à Lisbonne et à Madrid, poursuit le rêve de rapporter enfin son collier dans l'écrin de la Berbie...

Mais est-il possible d'errer quelques jours sur les rives du Tarn sans rencontrer celui que j'appellerai le grand « Loup blanc » de l'Albigeois, le dernier venu des contrées de Simon de Montfort à la croisade que l'on sait, celui qui reste et que l'on garde et qui fait partie de nos paysages avec sa démarche lente de pêcheur nordique, sa haute taille, son collier de barbe blonde, l'impassibilité marmoréenne de ses traits et sa pipe de tabac belge ? En quelques tours de roues, Yves Brayer nous emmène à Cordes. Cordes que l'on reconnaît dès l'abord pour l'avoir admirée, sur maintes de ses toiles, et dont le site émeut pourtant par son pittoresque altier et je ne sais quoi d'indomptable qu'on y sent miraculeusement préservé !

Plus sûrement encore peut-être que des attaches familiales, c'est le caractère inviolé d'art et d'histoire de la fière petite cité hérétique qui a touché le cœur de Brayer : on ne saurait désormais les séparer l'un de l'autre et il m'a même semblé retrouver comme un accent de ce terroir dans les lointains de son magnifique décor pour l'Amour Sorcier de Manuel de Falla.



Galerie des lithographies de Toulouse-Lautrec ; au premier plan, un portrait du bon chansonnier Aristide Bruant.



« La Bride à cordes ». Petite place emplies de lumière où de jeunes peintres, de jeunes sculpteurs aimaient à se rencontrer durant la guerre.

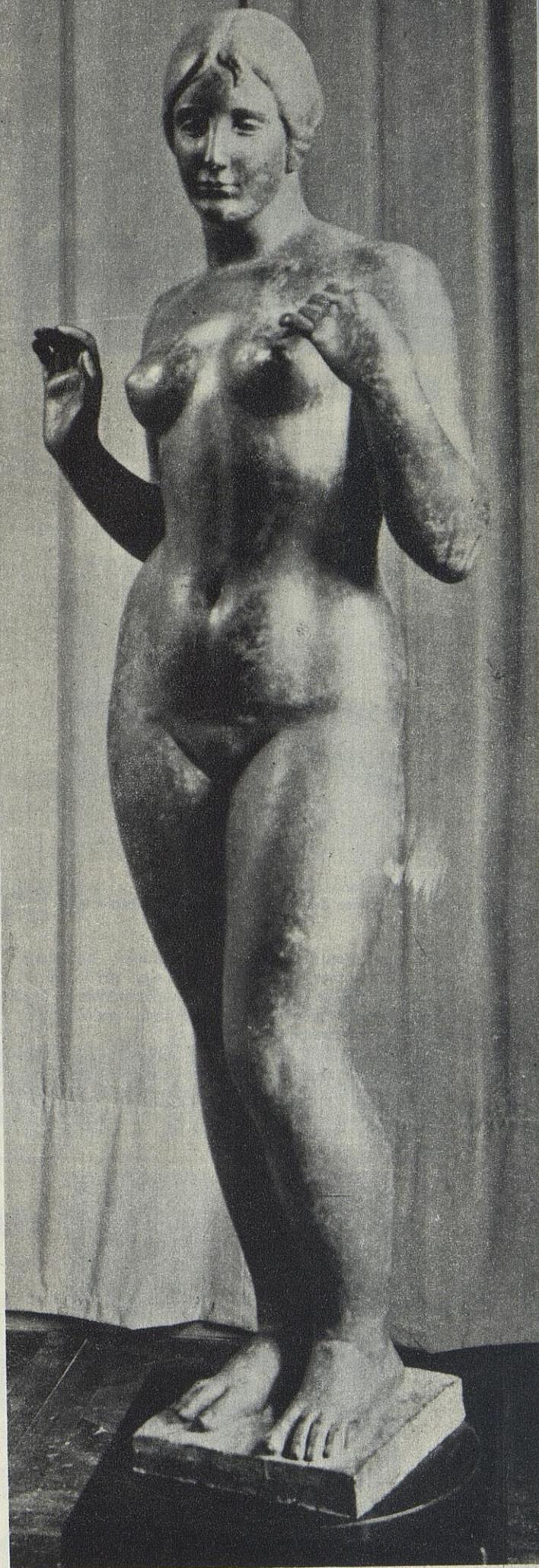
La Vénus de bronze de Maillol poursuit le rêve de rapporter enfin son collier dans l'écrin de la Berbie.

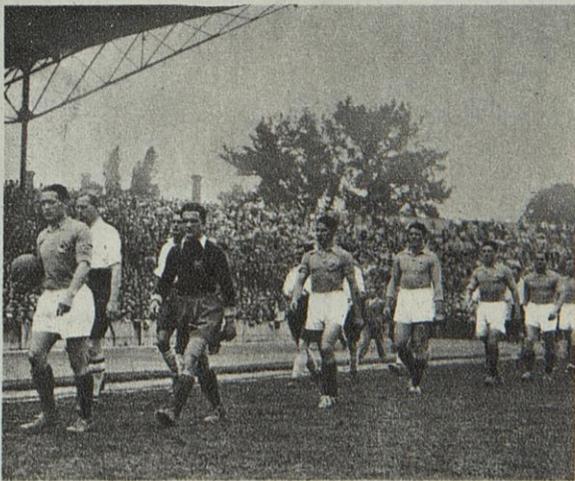
l'inlassable éclectisme de Charles Bellet, les amateurs d'art virent se succéder les expositions — citons au passage celle de l'Art Libre Contemporain, dès octobre 1944. — Aujourd'hui, dans un calme recouvré qui n'est synonyme, à la Berbie, ni d'oubli ni de routine, non loin de « La Modiste » et de « La Star du Havre », « Monsieur Dihau lit son journal ». Seul ici, il tourne le dos aux chefs-d'œuvre de la peinture moderne groupés autour de lui, indifférent à la réalisation des projets de demain : le choix d'une issue au litigieux escalier qui facilite l'entrée du musée sur la place de la cathédrale, le dégagement du donjon si malencontreusement masqué par de banales constructions, l'heureuse restauration de la chapelle des Evêques (qui abritera, bientôt sans doute, Dieu et Charles Bellet savent quelles autres merveilles !...)

Je lui parle aussitôt de ce que l'on appelle volontiers, ailleurs, l'Académie de Cordes. Le grand Yves sourit : « Ce groupement d'artistes pendant les années d'occupation nous laisse à tous un souvenir que rien n'effacera. De 40 à 42, nous fûmes ici une vingtaine de jeunes peintres, sculpteurs, architectes (mon ami Bizette Lindet a même acheté un pigeonnier tout proche !), qui avons vécu la même vie, travaillant ensemble, exposant à Toulouse, à Albi, au hasard des camionnages... Mais enfin, cela, c'est du passé ! Je suis heureux d'avoir pu attirer et gagner à cette région mal connue, ou trop hâtivement visitée, des artistes que touche l'atmosphère de Cordes et qui l'expriment dans leurs œuvres. Mais demain la petite place de La Bride connaîtra l'affluence des grands jours. Le tourisme renaîtra de ses cendres !

Déjà Jeanne Ramel-Cals termine son livre sur notre ville : Cordes est dès aujourd'hui plus connue et mieux aimée. » C'est ici que je veux dire adieu aux musées d'art du Languedoc. Par ces rues médiévales encore désertées, à l'ombre fraîche des façades sculptées de chasses magnifiques, résidences du grand veneur et du grand écuyer, près de ce puits profond de plus de cent mètres où le peuple, révolté par les feux et les flammes d'une odieuse guerre civile, précipita jusqu'à trois inquisiteurs, évoquons, au delà des murs de défense de ses quatre enceintes, les spectaculaires tournois qui se déroulaient dans la plaine albigeoise et qui rendirent célèbres, jusqu'en la lointaine Provence, les fastueux seigneurs de Cordes.

Claude CEZAN.





L'équipe de France de football, confirmant une saison excellente, bat, à Colombes, la sélection anglaise.

La belle course fournie par Marcel Hansenne, en Suède, termine de brillante façon une saison qui fut, dans les différents sports, excellente pour les couleurs françaises. A l'orée de la saison hivernale, un coup d'œil jeté sur les résultats de ces derniers



Alex Jany qui, cette saison, battit le record de France des 100 m., s'attribuant également celui des 50 mètres.

mois nous montre que le sport français, handicapé par quatre années de guerre, n'a rien perdu de sa vitalité et que dans nombre de compartiments il peut lutter à armes égales, sinon faire mieux qu'eux, avec les meilleurs champions étrangers.

C'est le football qui ouvrit la série de nos succès par une belle victoire remportée sur les Belges par 3 buts à 1. Puis nous fîmes match nul avec l'Angleterre 2 à 2, tandis que notre équipe B, c'est-à-dire nos réserves, battait le Luxembourg, ce même Luxem-



Zephériadès a pris sa revanche et confirme son titre de champion de France, battant également les as étrangers.

bourg qui avait battu la Belgique par 4 buts à 0. Nos soccers devaient toutefois s'incliner devant la Suisse par 1 but à zéro, mais à Colombes, devant 35.000 spectateurs, nos joueurs surclassaient la sélection anglaise par 4 buts à 2.

C'est en cyclisme que la France connut ses plus beaux succès. Sur piste, le jeune Cautenet remporta le Grand Prix de Paris, battant Gérardin et les as étrangers. Avec Tassin, champion de France, Maye, Teisseire, Camellini, Tacca, Cogan, Brûlé, Goutorbe, etc., nos couleurs triomphèrent sur toutes les routes françaises ou étrangères et parmi les jeunes amateurs Carrara dama le pion à tous les Français et étrangers.

SPORTS

UNE SAISON PARTICULIÈREMENT BRILLANTE POUR LE SPORT FRANÇAIS

surclassant même nombre de professionnels. Et comme le même blé se lève parmi les jeunes sprinters on voit que le cyclisme qui nous valut tant de succès mondiaux peut encore espérer de très beaux jours.



Cros, dans un joli style, passe les haies au cours de France-Belgique où il triomphera.

Les tritons se distinguèrent également. Pour succéder aux Padou, Cartonnet, Taris, des jeunes de valeur se sont révélés et leur classe est si grande que certains



Le Marseillais Pujazon qui devait s'avérer à nouveau cette saison notre meilleur spécialiste du 5.000 mètres.

battirent des records qui les placent au premier rang sur le plan international. En première place vient le Toulousain Jany qui battit 2 fois cette saison le



Battant le Finlandais Maeki, Pouzieux, spécialiste du 5.000 m., reste un de nos plus sûrs espoirs sur cette distance.



Les deux champions de France, Blanchet, poursuite (en haut), et Eloi Tassin, route (à la corde), en omnium au Parc des Princes.

record de France des 100 m. nage libre, réalisant 58 sec. 5/10, détenant également celui des 50 m. en 25 sec. 9/10. Et la famille Vallerey fit de même avec Jehan et Georges, tandis que pour ne pas être en reste Ginette Jany, la jeune Vallerey et Monique Berlioux faisaient également valser les records. Et comme la natation française peut compter sur les Kovacs, Nakache, Zins, Padou fils et bien d'autres encore, soyons confiants.

L'athlétisme, un des sports les plus purs, aura été pour nous l'occasion de belles victoires. A la veille des Jeux Olympiques nous avons tout lieu de nous réjouir. Devant la Belgique les représentants du « Coq » triomphèrent par une marge de 62 points remportant 12 épreuves sur 13. Puis à Strasbourg, nos athlètes, sur la terre d'Alsace retrouvée, battirent les Suisses par 98 points à 75, résultat honorable, les Helvètes, tenus en dehors des hostilités, constituant un excellent banc d'essai pour nos champions. Puis nous fûmes



Toto Gérardin, battu au Grand Prix de Paris, a pris sa revanche et conserve son titre de champion de France.

opposés aux Britanniques et, devant ces champions, la France triompha par 73 points à 29. Avec des hommes comme Valmy, Foussard, Sigonney en vitesse, Hansenne, Pujazon, Chypre, Chef d'hôtel, Omnès, Lapointe, Cros, Pouzieux l'athlétisme français qui semble avoir retrouvé les faveurs du grand public peut espérer une place brillante dans le concert international.

Vous voyez que le sport français a tout lieu d'être optimiste quand nous aurons ajouté qu'en boxe nos amateurs, pour ne pas être en reste, battirent également les Suisses.

René MOYSET.

NOS JEUX

LE BRIDGE

par E. MICHEL-TYL.

CARTES SUR TABLE

Voici les solutions des deux problèmes cartes sur table proposés la dernière fois.

Pour le premier de ces problèmes, les cartes étaient ainsi distribuées :

NORD : Pique, A.D.9. Cœur, néant. Carreau, A.2. Trèfle, D.2.

EST : Pique, R. Cœur, 8.5. Carreau, R.V. Trèfle, 8.3.

SUD : Pique, néant. Cœur, 9.7.6. Carreau, 3. Trèfle, 10.7.4.

OUEST : Pique, V.10.8. Cœur, néant. Carreau, D.10. Trèfle, V.6.

Atout cœur. Sud joue. Nord-Sud font toutes les levées.

Sud joue 10 de trèfle. Ouest couvre du valet. Nord prend de la dame.

Nord joue As de pique. Est met le roi. Sud défait 4 de trèfle.

Nord joue dame de pique. Est peut couper ou non. Deux variantes.

Est coupe. Sud surcoupe. Ouest fournit.

Sud joue atout maître. Ouest jette 6 de trèfle. Nord jette 2 de trèfle.

Sud joue son dernier atout. Ouest, qui veut garder valet de pique, jette 10 de carreau. Nord jette alors 9 de pique. Est est squeezé ; s'il jette 8 à trèfle, Sud fait son 7 ; s'il jette valet de carreau, Nord fait 2 carreaux.

Si, à la 3^e levée, Est ne coupe pas la dame de pique et se défait à carreau ou à trèfle, Sud jette son dernier trèfle, Nord joue alors trèfle que Sud coupe, puis Sud joue carreau vers Nord ; les 2 atouts d'Est sont pris.

Le second problème ressemblait au problème de Whitfeld, et on pouvait lui appliquer la même méthode de résolution.

Voici comment les cartes étaient distribuées :

NORD : Pique, néant. Cœur, A.V.10.9. Carreau, A.2. Trèfle, A.2.

EST : Pique, néant. Cœur, R. Carreau, R.D.V.10. Trèfle, R.D.V.

SUD : Pique, 5.4.3.2. Cœur, néant. Carreau, 4.3. Trèfle, 4.3.

OUEST : Pique, néant. Cœur, D.8.7.6. Carreau, 6.5. Trèfle, 6.5.

Atout pique. Nord joue. Nord-Sud font toutes les levées.

Nord joue 9 de cœur. Sud coupe.

Sud joue atout. Ouest ne peut jeter cœur sans permettre à l'adversaire d'en affranchir un : il jette donc carreau ou trèfle. Supposons (1^e variante) qu'il jette le 5 de carreau. Nord jette le 2 de carreau. Est met le 10 de carreau.

3^e Levée : Sud, 3 de carreau. Ouest, 6 de carreau. Nord, As de carreau. Est, valet de carreau.

4^e Levée : Nord, As de cœur. Est, dame de carreau. Sud, 3 de trèfle. Ouest, 7 de cœur.

5^e Levée : Nord, 10 de cœur. Est, valet de trèfle. Sud coupe. Ouest, 8 de cœur.

6^e Levée : Sud, atout. Ouest, 5 de trèfle. Nord, valet de cœur. Est est squeezé. S'il jette carreau, le carreau de Sud est bon. S'il jette trèfle les deux trèfles de Nord sont bons.

Si, à la deuxième levée, Ouest jette carreau au lieu de trèfle, le résultat est le même. Nord jette aussi carreau et fait l'as de cette couleur : le squeeze se fait à l'aide des trèfles.

PHILATÉLIE

PLUS de 80 stands, remplissant toute une grande salle de la Foire de Paris et dédiés entièrement aux timbres-poste, prouvent que la philatélie est devenue un facteur important de la vie économique. Sur les murs, on peut lire les noms de nombreux experts et marchands qui sont à la tête de l'activité philatélique du pays. Dommage que beaucoup d'exposants se contentent d'étaler des classeurs, des albums et des pochettes, sans faire le moindre effort pour donner à leur stand un aspect artistique. Aussi du point de vue publicitaire, le manque d'imagination des exposants est frappant. On peut énumérer sur une seule main les marchands qui ont su élever leur stand — aussi bien du point de vue artistique que publicitaire — au niveau d'une grande foire internationale. La majorité ne se rendit pas compte que la Foire de Paris est autre chose que le Carré Marigny.

Edouard Berck présente ici son album et ses timbres dans le même cadre luxueux que dans son magasin. Ce philatéliste a le goût d'un bijoutier. Je comprends mal l'erreur qu'il a commise en mettant au milieu des pages de son album d'affreux agrandissements [Thiade n'expose que des articles philatéliques, sans montrer un seul timbre. Pour en acheter, il faut aller dans son magasin. Tout le monde connaît l'adresse. J. Foret, toujours soucieux d'être à la page, présente sa « Collection Impériale » dans un cadre très plaisant. Parmi tous les marchands parisiens, il a le sens le plus développé pour la publicité moderne.

Le grand stand de Soubarian est dédié entièrement à son album de France, qui connaît un beau succès. Le stand des P.T.T., monté dans le fond de la salle,

domine celle-ci. L'administration présente une collection complète de feuilles de luxe, les maquettes de plusieurs vignettes-vedettes et quelques très jolies séries d'essais de couleur. La présentation est agréable, mais sans la moindre trace d'ingéniosité.

Sur les deux immenses portes qui flanquent les deux côtés du stand officiel, on peut lire en écriture gothique « Kein Zutritt » (Pas d'entrée) et « Belegt » (occupé) avec la signature d'un adjudant des S. S. La direction de la Foire de Paris aurait pu faire nettoyer un peu ces portes. On croit entrer dans une écurie de la Wehrmacht.

D'ailleurs plusieurs exposants avaient eu soin que la croix gammée soit présente à l'ouverture de la Foire de Paris, la première depuis la guerre. Ils n'ont mis sur leurs étalages que des vignettes du troisième Reich. Pas de politique en philatélie, je le sais bien, mais monter des stands entiers sous le signe de l'effigie du Führer — représenté sur des milliers de vignettes — est quand même un peu de mauvais goût.

On remarque l'absence totale de timbres classiques. Question de sécurité ? Peut-être. Le transport des coffres-forts par le Métro jusqu'à la Porte de Versailles était vraiment trop ennuyeux. Mais même les bonnes valeurs moyennes, les jolies séries de France et d'autres pays sont rares. On voit surtout ce que l'on pourrait appeler « marchandise de fantaisie » : timbres semi-officiels de la Libération, enveloppes, cartes, etc., avec toutes sortes de cachets spéciaux ; variétés plus ou moins intéressantes, etc.

Tout cela s'explique par le manque de cotes. Les marchands hésitent à vendre de bonnes valeurs, car on ne connaît pas leur prix. Le manque de catalogues alourdit terriblement la marche des affaires, pourtant on peut observer une recrudescence des demandes.

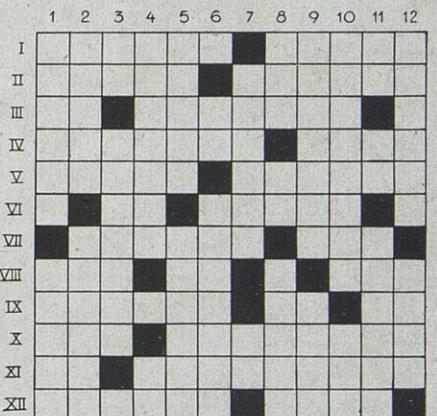
NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI.

PROBLÈME N° 29

HORIZONTALEMENT. — I. Devient gâteuse à l'hôpital. — Le sommier le fait ronfler. — II. Certains prétendent qu'il a son Dieu. — Rendent un bâti plus important. — III. Symbole. — Mettait à l'abri des coupe-jarrets. — IV. Il n'en était pas pour une certaine victime de Mme de Pompadour. — Boîte de conserves. — V. Il en est une qui ne nous dispense ses produits qu'avec une extrême parcimonie. — Incapable de faire souche. — VI. — Aurait pu servir de sigle récemment à une partie de la France. — Qui ne souhaiterait l'être ? — VII. Sa femme ne reste pas à la maison. — Sans doute. — VIII. Exprime assez fâcheusement la réplétion. — Phonétiquement : une femme ravie. — Il faut une certaine force pour l'attaquer. — IX. Ce qu'il y avait de plus facile à trouver dans certains palais crétois. — Préposition. — Pronom. — X. Agace. — N'était jamais droit. — XI. Grecque à l'envers. — Il en est souvent besoin d'un dans la presse. — XII. Vit sa descendance mâle s'éteindre en même temps que lui. — Pourrait rendre service à l'étal.

VERTICALEMENT. — 1. N'a pas de prix. — Sans frais si elle est franche. — 2. A perdu toute saveur. — Aurait eu bien du mal pour empoisonner son mari. — 3. Entre trois et quatre. — Attaque le marbre. — 4. Ne se fait pas sans matières grasses. — Note. — 5. A certainement la ligne. — C'est à elle que l'on pouvait demander : « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur ta tête ? » — 6. En terre. — Vaut presque une peau de bique. — 7. Aurait accablé Harpagon à moins qu'elle ne fût honorable. — Sigle d'un département. — 8. C'est au figuré que les Japonais devront maintenant la mettre. — Sur la boussole. — Ne paraît pas tous les jours. — 9. Leur rencontre est sans agrément. — Mettent fin à une faiblesse. — 10. Il est préférable qu'il ne soit pas à sens unique. — Font varier les flexions.



11. A un autre nom. — Lettres d'amour. — Un barbier favorisait son penchant. — 12. Reste immobile dans une rotation. — Sa mort réjouit tous ses fils.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 28

HORIZONTALEMENT. — I. Atome, Conges. — II. Virus, Obier. — III. Em, Emeutes. — IV. Noailles, Sa. — V. En, Loudéac. — VI. Glu, Is, Les. — VII. Eteocle, Pose. — VIII. Nil, Poire. — IX. Te, Sergent. — X. Duo, Ventre. — XI. Pénitent, Euh. — XII. Isée, Statère.

VERTICALEMENT. — 1. Avènement, Pi. — 2. Timon, Tièdes. — 3. Or, Gel, Une. — 4. Murillo, Soie. — 5. Es, Louche. — 6. Elu, Larves. — 7. Comédie, Gent. — 8. Obèses, Penta. — 9. Niu, Pont. — 10. Get, Cloîtrée. — 11. Eres, Esr, Eur. — 12. Sassées, He.

En tout cas, la présence de la philatélie à la Foire de Paris aura des répercussions favorables pour l'évolution du marché pendant la saison qui vient de s'ouvrir.

P. ALMASY.

UN CADEAU DE CHOIX...
"COLLECTION IMPERIALE"
J. FORET Expert
ACHAT-VENTE
TIMBRES-POSTE
Frais Colport. PA. Prix 12%
64.R.LAFAYETTE. PARIS. PRO.34/27

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE AU PALAIS DE JUSTICE
à PARIS, le jeudi 11 octobre 1945 à 14 heures
IMMEUBLE A PARIS (20^e).

165, RUE PELLEPORT

CONTENANCE 1.567 mètres carrés environ.
MISE A PRIX : 2.333.334 francs. S'adresser à M^{rs} WATEAU, avoué à Paris, 72, boulevard Haussmann, M^{rs} FAURE, NOUËL et SUREAU, Administrateur de l'Etude THOREL, avoués, à Paris.

François Auchard

EST UNE MARQUE

SES PEIGNES DE TOILETTE
ET FANTAISIES DE COIFFURE
SONT INCOMPARABLES

PARIS - 26 BOULEVARD DE STRASBOURG
OYONNAX (AIN) - 8-10, RUE PARADIS

POILENBLAIS ET LE SINGE

ou les Nouvelles Aventures de Poilenblais, animateur des Lames de Rasoir "ILE de FRANCE"



89^e Année - N° 4327

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

29 Septembre 1945

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

RÉDACTEUR EN CHEF : Pierre CHEVILLOTTE

COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay — Tél. : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37
Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52

ROPP

Trois générations de Maîtres-Pipiers



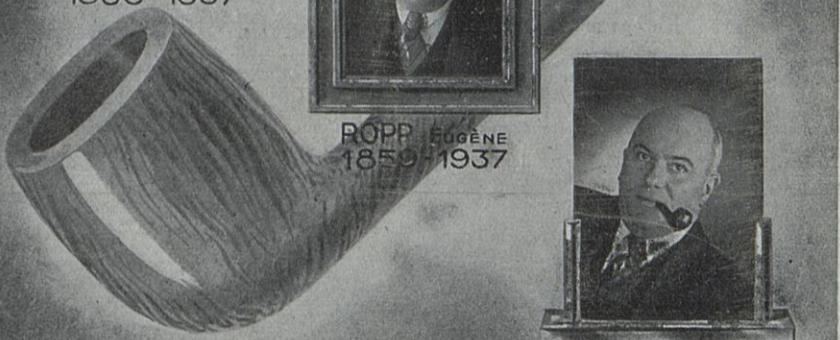
ROPP Eugène Léon
1830 - 1907



ROPP Eugène
1859 - 1937

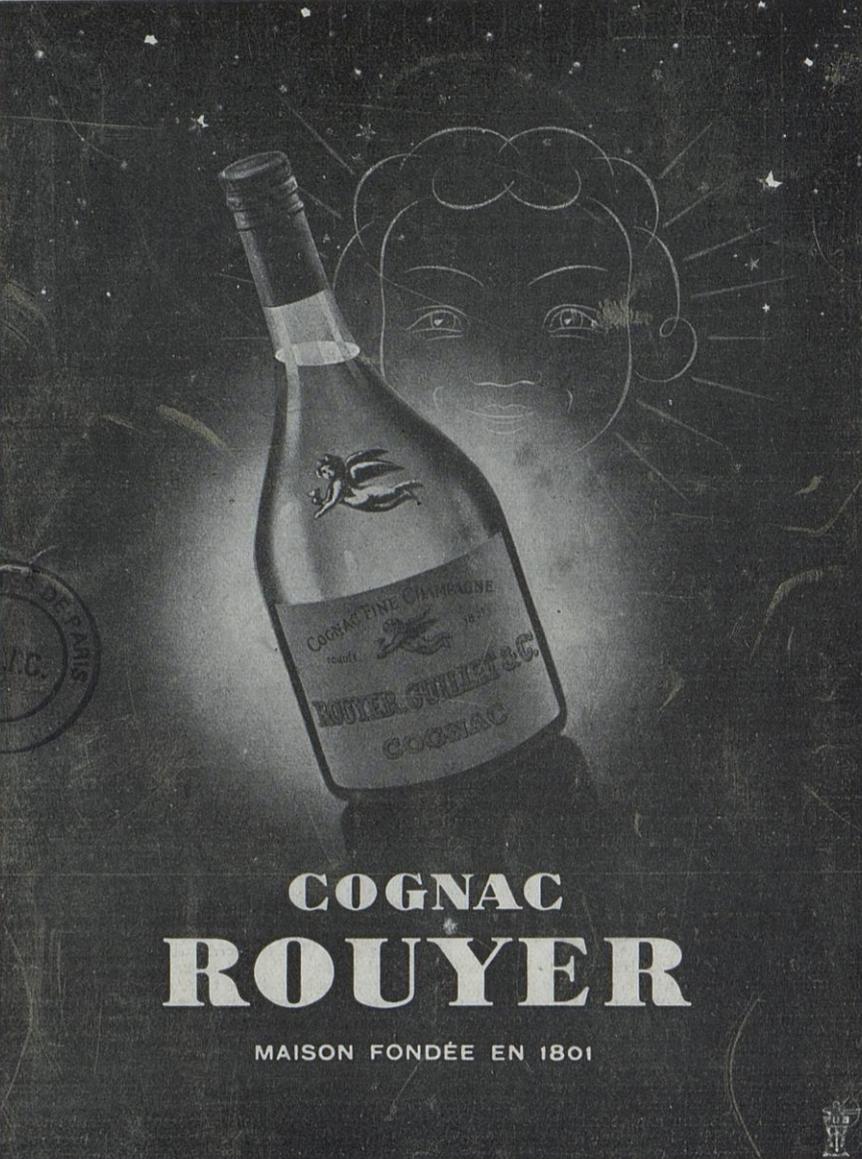


M. JEAN ROPP
DIRECTEUR GÉNÉRAL
DEPUIS 1927



1^{er} Brevet pris en 1869

PUB. P. BRIBET

COGNAC ROUYER

MAISON FONDÉE EN 1801

**POUR
RECONSTRUIRE
LA FRANCE**



**BONS DE LA
LIBÉRATION**
à intérêt progressif